

JOURNAL  
HISTORIQUE  
ET  
LITTÉRAIRE.

15 MARS

1778.



A LUXEMBOURG,

Chez les Héritiers d'André Chevalier, vivant Im-  
primeur de Sa Maj. l'Impératrice-Reine Apost.

---

*Avec Privilège de Sa Maj. Imp. & Approbation  
du Commissaire-Examineur.*





JOURNAL  
HISTORIQUE  
ET  
LITTÉRAIRE.

15. MARS

1778.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Histoire de l'Amérique, par Guillaume Robertson, docteur en théologie, principal de l'université d'Édimbourg, & historiographe de Sa Maj. Brit. pour l'Écosse, traduite de l'Anglois par M. E. A Maestricht chez Dufour 1778. 4. vol. in-8°. (a)*

L'AUTEUR est connu par l'*histoire de Charles-Quint*, où l'on trouve l'épidémie du philosophisme réunie à des réflexions.

(a) Autres histoires de l'Amérique. Fév. 1771 / p. 181. ---- 15. Septembre 1775, p. 403.

sages , solides , impartiales & profondes ; assemblage monstrueux , mais devenu aujourd'hui si commun qu'on le prend quelquefois pour un tout bien assorti , parce que les disparates , à force de s'allier dans le même sujet , semblent perdre leur opposition naturelle. C'est exactement dans le même goût que Mr. Robertson a écrit l'histoire de l'Amérique espagnole : car pour l'Amérique angloise , il ne nous en parlera , dit-il , qu'après que la fermentation aura cessé , & que le gouvernement légitime sera rétabli.

L'ouvrage est divisé en huit livres. Le premier traite du progrès de la navigation & du commerce des anciens , jusqu'à la découverte du nouveau monde. Le second comprend la vie de Christophe Colomb , & la découverte de l'Amérique. On voit dans le troisieme les conquêtes des Espagnols depuis 1505 jusqu'en 1518. L'état de l'Amérique au tems de sa découverte , les mœurs & le gouvernement de ses habitans , sont décrits dans le quatrieme. La conquête de la nouvelle Espagne par Cortez , occupe le cinquieme , & la conquête du Pérou , par Pizarre , le sixieme. Le septieme examine les institutions & les mœurs des Péruviens & des Mexicains , & rend compte des établissemens des Espagnols dans les autres plages de l'Amérique ; le gouvernement intérieur des colonies espagnoles fait l'objet du huitieme. Nous nous attacherons à un article dont la discussion est devenue aujourd'hui d'un intérêt particulier , sur-tout depuis le Roman des

*Incas* où toutes les notions historiques sont tellement défigurées par l'imagination déréglée du poëte profateur, que c'est rendre un service effenciel aux lettres de rétablir la vérité des faits ; je parle de la dépopulation de l'Amérique. Voions d'abord si le gouvernement est en faute.

“ Plusieurs auteurs, pour n'y avoir pas  
 „ fait attention, ont attribué cet événement  
 „ à un systême de politique aussi profond  
 „ qu'atroce. Ils prétendent que les Espagnols  
 „ prévoiant qu'ils ne pouvoient occuper les  
 „ vastes régions qu'ils avoient découvertes,  
 „ ni maintenir leur autorité sur un peuple  
 „ plus puissant qu'eux, prirent le parti, pour  
 „ conserver l'Amérique, d'exterminer ses  
 „ habitans, & de la réduire en un désert  
 „ pour s'en asûrer la possession (a). Il est  
 „ rare que les nations portent leurs vûes aussi  
 „ loin, & forment des plans aussi réfléchis ;  
 „ & l'on doit observer, pour l'honneur de  
 „ l'humanité, qu'il ne s'en est jamais trouvé  
 „ aucune qui ait conçu un systême aussi exé-  
 „ crable. Les Monarques espagnols, loin d'a-  
 „ voir adopté un systême aussi destructif, ne  
 „ s'occupèrent que du soin de conserver leurs

---

(a) “ Montesquieu, dit l'auteur, a adopté cette idée. Liv. VIII. c. 18. La passion qu'il avoit pour les systêmes, l'a souvent rendu inattentif dans ses recherches ; & pour vouloir trop subtiliser, il a perdu de vûe dans plusieurs occasions les causes qui auroient dû se présenter naturellement à son esprit, à raison de leur évidence & de leur certitude „

», nouveaux sujets. La Reine Isabelle n'eut  
», d'autre vûe en favorisant les découvertes de  
», Colomb, que de contribuer à la propaga-  
», tion de la foi chrétienne, & de procurer  
», la connoissance de la vérité qu'offre la  
», religion à des peuples plongés dans les  
», ténèbres. Aiant réussi dans ses projets, elle  
», eut soin non-seulement de veiller à l'in-  
», struction de ses nouveaux sujets, mais  
», encore de leur procurer le traitement le  
», plus doux qu'il étoit possible. Ses succes-  
», seurs adoptèrent les mêmes idées, & in-  
», terposèrent dans plusieurs occasions leur  
», autorité, pour garantir les Américains de  
», l'oppression des Espagnols. Ils firent, à ce  
», sujet, plusieurs réglemens qui font hon-  
», neur à leur sagesse & à leur humanité.  
», Ceux qu'ils firent après avoir étendu leurs  
», possessions dans le nouveau monde, furent  
», aussi doux, que si elles se fussent simple-  
», ment réduites aux isles. Ils craignoient si  
», peu de ne pouvoir conserver leurs domai-  
», nes, que leur sollicitude pour les Indiens  
», augmenta à proportion qu'ils s'étendirent.  
», Ils avoient tellement à cœur de les rendre  
», heureux, qu'ils excitèrent une rébellion  
», formidable dans une colonie, & mécon-  
», tenterent les autres, pour avoir voulu  
», faire exécuter leurs loix avec trop de ri-  
», gueur. . . . La cour d'Espagne donna  
», des édits pour empêcher qu'on opprimât  
», les Indiens : les colons n'y eurent aucun  
», égard & se confiant sur l'impunité dont  
», l'éloignement des lieux les assûroit, ils

„ continuerent de les regarder comme des  
 „ esclaves , & de les traiter comme tels „.

Voilà donc que les excès commis en Amérique ne regardent que les particuliers ; & ces excès consistent précisément à avoir traité les Américains en esclaves , malgré les édits que Las-Cafas & d'autres avoient obtenus en faveur de leur liberté. Il ne s'agit pas , comme Marmontel le raconte , d'assassiner de sang froid , de brûler , de rôtir , de massacrer un peuple entier pour ne pas avoir respecté un exemplaire de la Bible ; ce genre d'imposture a paru à Robertson indigne d'un historien quelconque , fût-il même initié aux petites ruses de la philosophie. Les Espagnols ont dépouillé les Américains de la liberté , ils les ont regardés *comme des esclaves & traités comme tels* ; voilà leur crime.

Mais ce crime est-il bien énorme ? Si les édits obtenus contre l'esclavage des Américains étoient l'effet de l'imprudence ; si d'autres édits contradictoires à ceux-là , & autorisants l'esclavage , étoient le fruit de *la sagacité , de la prudence , des vertus & des talens* du cardinal Ximenès ; ne seroit-on pas tenté de croire que les colons espagnols ont pris le bon parti ? Écoutez Robertson lui-même discuter cette matière.

“ Comme les Dominicains & les Franciscains étoient d'un sentiment opposé sur cet article , Ximenès crut devoir les exclure de cette commission ; elle fut donnée aux Hiéronymites , dont l'Ordre étoit peu

„ nombreux , mais très-respecté en Espagne.  
 „ Il choisit de concert avec leur général &  
 „ Las-Cafas , trois sujets dont il connoissoit  
 „ la capacité. Il leur joignit Zuazo , jurif-  
 „ consulte d'une probité distinguée , auquel  
 „ il donna le pouvoir illimité de juger tous  
 „ les procès qui surviendroient dans les co-  
 „ lonies. Las-Cafas fut chargé de les accom-  
 „ pagner en qualité de protecteur des In-  
 „ diens „.

Ibid. p. 76.

„ Les religieux de St. Jérôme se condui-  
 „ firent avec tant de circonspection & de  
 „ prudence , que leurs craintes furent bien-  
 „ tôt dissipées. Ils déploierent dans toutes  
 „ leurs démarches une connoissance qu'on  
 „ acquiert rarement dans un cloître , & qui  
 „ plus est , une politesse & une modération  
 „ encore plus rares parmi des personnes éle-  
 „ vées dans la solitude & dans les austé-  
 „ rités de la vie monastique. Ils écoutèrent  
 „ tous les avis qu'on leur donna , ils les pe-  
 „ serent & les comparèrent ; & après avoir  
 „ mûrement examiné le tout , ils conclurent  
 „ qu'il étoit impossible , vu l'état de la colo-  
 „ nie , d'adoptér le plan que Las-Cafas avoit  
 „ proposé , & que le cardinal seul avoit re-  
 „ commandé. Ils virent clairement que les  
 „ Espagnols établis dans l'Amérique étoient  
 „ en si petit nombre , qu'ils ne pouvoient  
 „ ni exploiter les mines , ni cultiver les  
 „ champs sans le secours des Indiens , &  
 „ que si on leur ôtoit cette ressource , il fal-  
 „ loit nécessairement qu'ils abandonnassent  
 „ leurs conquêtes & les avantages qu'ils en

„ retiroient : que rien ne pouvoit vaincre  
 „ l'averſion que les Indiens ont pour le tra-  
 „ vail , & qu'il n'y avoit que l'autorité d'un  
 „ maître qui pût les forcer à mettre la main  
 „ à l'œuvre ; que leur indolence & leur pa-  
 „ reſſe étoient telles , qu'à moins que de  
 „ veiller continuellement ſur eux , ils n'af-  
 „ ſiſteroient ni au catéchisme , ni ne prati-  
 „ queroient les exercices de piété qu'on leur  
 „ avoit enſignés (a) . Ils jugerent donc  
 „ qu'il falloit tolérer les *repartimientos* , &  
 „ laiſſer les Indiens ſous la domination des  
 „ Eſpagnols . . . Les Eſpagnols furent géné-  
 „ ralement ſatisfaits de cette conduite & de  
 „ celle des ſurintendants , ils admirèrent &  
 „ la hardieſſe avec laquelle Ximenes s'étoit  
 „ écarté de la route ordinaire , & la ſagacité  
 „ avec laquelle il avoit choiſi des perſon-  
 „ nes dignes par leur prudence , leur modé-  
 „ ration & leur déſintéreſſement , du poſte  
 „ qu'il leur avoit confié . Las - Caſas fut le  
 „ ſeul mécontent , les raiſons des ſurin-  
 „ tendans ne firent aucune impreſſion ſur

---

(a) Indépendamment de ces réflexions , ſi con-  
 formes à l'expérience & au naturel des hommes  
 indolens & imbécilles , on peut aiſément ſ'ima-  
 giner l'uſage qu'auroient continué à faire de leur  
 liberté des monſtres accoutumés à voir couler le  
 ſang humain ſur leurs autels ; s'entredétruiſant  
 par des guerres continuelles & atroces , & tou-  
 jours occupés à trahir leurs hôtes , lors même  
 qu'ils avoient ſujet d'en être contents , & à les  
 noyer , comme dit Mr. Raynal , dans leur propre  
 ſang . V. le Journ. du 1. Mai 1777. p. 9.

Ibid. p. 79.

„ lui . . . . Si Ximenès avoit retenu la vi-  
 „ gueur d'esprit avec laquelle il s'appliquoit  
 „ ordinairement aux affaires, il n'auroit sans  
 „ doute pas bien accueilli Las-Cafas à son  
 „ retour en Espagne. Heureusement pour  
 „ lui, il trouva le cardinal attaqué d'une  
 „ maladie mortelle, & se préparant à réfi-  
 „ gner son autorité au jeune Roi qu'on  
 „ attendoit tous les jours de Flandre. Char-  
 „ les arriva, prit possession du gouverne-  
 „ ment, &, par la mort de Ximenès, per-  
 „ dit un ministre que ses talens & son in-  
 „ tégrité mettoient plus en état que tout

Ibid. p. 80.

„ autre de régir les affaires . . . Las-Cafas  
 „ s'aperçut du crédit qu'il acquéroit auprès  
 „ du Roi; & quoique les faiseurs de projets  
 „ possèdent rarement le talent de conduire  
 „ leurs affaires avec dextérité, il vint à bout  
 „ par son activité infatigable, de réussir là où  
 „ d'autres auroient échoué avec plus de dis-  
 „ cernement & d'adresse que lui. Il fit assi-  
 „ dûment sa cour aux ministres flamands.  
 „ Il leur représenta l'absurdité des maximes  
 „ que l'on avoit jusqu'alors suivies par rap-  
 „ port au gouvernement de l'Amérique,  
 „ & sur-tout l'arrangement que Ximenès  
 „ avoit pris. La mémoire de Ferdinand étoit  
 „ odieuse aux Flamands. Les vertus & les  
 „ talens du cardinal avoient long-tems ex-  
 „ cité leur envie. Ils ne cherchoient qu'un  
 „ prétexte plausible pour condamner les me-  
 „ sures du Monarque & du ministre, & de

Ibid. p. 82.

„ décréditer leur politique. . . Las-Cafas pro-  
 „ posa d'acheter un nombre suffisant de Né-

gres

„ gres dans les établissemens que les Portu-  
 „ gais avoient sur la côte d’Afrique, & de  
 „ les transporter dans l’Amérique, où on  
 „ les emploieroit à exploiter les mines & à  
 „ cultiver la terre (a) „.

Pour finir de mettre le lecteur en état de  
 juger cette controverse, nous ajouterons le  
 passage suivant ; on se rappellera que l’au-  
 teur est un Anglican, docteur en théologie  
 dans une secte connue par sa haine à tout  
 ce qui tient à l’Eglise catholique ; & on aura  
 une idée juste du génie & de la bonne foi  
 du fabricant des *Incas*. “ C’est encore plus T. II. p. 155.

(a) Nous avons fait voir ailleurs ce qu’il fal-  
 loit penser de la traite des Nègres ; nous avons  
 apprécié le plus impartialement que nous avons  
 pu les exclamations philosophiques que des écri-  
 vains modernes ont cru pouvoir substituer aux  
 raisonnemens \*. Mais il reste vrai, que dans les  
 principes de Las-Casas, la traite des Nègres de-  
 voit être regardée comme une abomination  
 toute autre que la servitude des Américains.  
 “ Las-Casas, dit Robertson, par une inconsé-  
 „ quence naturelle à ceux qui donnent tête baif-  
 „ sée dans un projet, pendant qu’il travailloit à  
 „ procurer la liberté à des hommes nés dans une  
 „ partie du globe, s’efforçoit d’enchaîner les ha-  
 „ bitans d’une autre région ; & dans l’impatien-  
 „ ce où il étoit de soustraire les Américains au  
 „ joug, il prouva qu’il étoit permis, & même  
 „ avantageux, d’en imposer un plus pesant aux  
 „ Africains „. Et cela sous prétexte qu’ils étoient  
 plus forts ; plaisante raison, pour être conduits  
 en esclavage ! heureux les foibles, les hommes  
 moux & efféminés, ils sont sûrs de la liberté !  
 Mais malheur aux plus forts ! ils iront travailler  
 aux mines, fut-ce à trois mille lieues de leur  
 patrie.

\* Voyez  
 le Journal  
 du 1. Mars  
 1778. p. 325.  
 & autres  
 cités-là  
 même.

„ injustement que plusieurs auteurs ont at-  
 „ tribué la dépopulation de l'Amérique à  
 „ l'esprit intolérant de la religion catholique-  
 „ romaine ; & accusé les ecclésiastiques es-  
 „ pagnols d'avoir incité leurs compatriotes à  
 „ exterminer les Indiens , comme des ido-  
 „ lâtres & des ennemis de Dieu \*. Les pre-  
 „ miers missionnaires qui furent dans l'A-  
 „ mérique , n'étoient point lettrés à la vé-  
 „ rité , mais ils avoient de la piété . . . Rien  
 „ ne fait plus d'honneur aux missionnaires  
 „ espagnols , que le zele humain & constant  
 „ avec lequel ils protégerent les foibles  
 „ ouailles qu'on avoit confiées à leurs soins ;  
 „ & ce que j'en ai dit , répand sur leur mi-  
 „ nistère un éclat que rien ne peut effa-  
 „ cer . . . . Ce fut à eux que les Améri-  
 „ cains dûrent les réglemens que l'on fit  
 „ pour adoucir la rigueur de leur sort. Les  
 „ Indiens regardent encore aujourd'hui le  
 „ clergé régulier & séculier établi dans les  
 „ colonies espagnoles , comme leur protec-  
 „ teur naturel , & c'est à lui qu'ils ont re-  
 „ cours , toutes les fois qu'on les opprime ,  
 „ Il ne faut pas croire au reste que le groupe  
 „ de lumière qui sort des récits de R. pour  
 „ détruire les fictions de Marmontel , & le  
 „ préjugé presque général contre les Espa-  
 „ gnols , ait tenu quelque place dans le des-  
 „ sein & l'intention de l'auteur. Non , ce n'est  
 „ pas en ce sens que nous l'avons regardé  
 „ comme l'apologiste de cette nation célèbre \* ,  
 „ c'est par les faits & non par la volonté que  
 „ nous en avons jugé. Les conséquences qui

\* « Le fa-  
 „ natisme ,  
 „ dit Mr.  
 „ Linguet ,  
 „ n'est entré  
 „ pour rien ,  
 „ absolument  
 „ pour rien ,  
 „ dans la de-  
 „ vaitation  
 „ des Indes  
 „ par les Es-  
 „ pagnols ;  
 „ n'en dé-  
 „ plaît à la  
 „ tres-ridicu-  
 „ le & très-  
 „ peu philo-  
 „ sophique  
 „ capucina-  
 „ de , publiée  
 „ sous le nom  
 „ des *Incas* ,  
 „ comme une  
 „ leçon don-  
 „ née aux  
 „ peuples ,  
 „ par la phi-  
 „ losophie „  
 „ *Annal. po-  
 „ lit. n. 10.*

\* 15. Fév.  
 p. 266.

se présentent à un esprit attentif, ne paroissent pas s'être présentées à l'historien écossais. Les dénominations odieuses, les exclamations pathétiques, les apophthegmes tirés de la bienfaisance & de l'humanité ne lui manquent pas plus qu'aux autres écrivains du jour, & pour n'être pas appliqués à des objets réels, ils n'en ont pas moins de force sur la crédulité du vulgaire. Les préjugés de Robertson ne le cedent en rien à ceux du plus mince écrivain qui a barbouillé quelques pages sur le compte de l'Amérique. C'est sur-tout l'incroyable & imaginaire population du Pérou & du Mexique, qui occupe les profondes réflexions du philosophe breton. Il dit avoir un manuscrit d'un certain Torribio de Benevent, où les millions sont multipliés en raison directe de la distance de l'Amérique, & c'est sur-tout sur ce manuscrit qu'il établit l'énorme dépopulation de l'Amérique, qui, comme nous l'avons observé ailleurs (a), & comme Mr. Paw l'a démontré, n'a jamais été si peuplée qu'elle l'est aujourd'hui; mais apprécions un peu les raisons de cette prétendue dépopulation.

---

(a) V. le Journ du 1. Mai 1777, p. 7. Tous les Mexicains en état de porter les armes accourent, sans exception aucune, au secours de leur capitale, & ne formerent cependant que 200,000 hommes; nombre certainement exagéré par les vainqueurs, jaloux de donner de l'éclat à leur victoire, & de plus très-incapables d'apprécier l'apparence d'une grande multitude. 15. Janvier 1778. p. 96

T. IV. p. 149.

1°. *L'introduction de la petite-vérole.* Bonne raison de se déchaîner contre les Espagnols. Reste à prouver que les Anglois, les François, les Hollandois &c, auroient apporté quelque chose de mieux. 2°. *Les Indiens qui furent tués dans la guerre contre les Espagnols.* Il faut prouver que les autres nations eussent renoncé à la possession de l'Amérique plutôt que de combattre ses habitans, ou bien il ne faut point se hâter de condamner les Espagnols de préférence (a). 3°. *Les tâches onéreuses que les Espagnols leur imposent.* Nous avons vu que Robertson & Las-Casas lui-même en reconnoissoient la nécessité. 4°. *Les taxes;* elles ne font mourir personne. 5°. *Le nombre d'Indiens qu'on emploie à ramasser l'or.* 6°. *Le travail qu'il fallut employer pour rétablir la ville de Mexique.* 7°. *Le nombre de ceux qu'on emploie à exploiter les mines d'argent.* Tout cela se fait en Europe, sans qu'on songe à s'en plaindre, ni à en exagérer les suites. Si les Américains étoient moins robustes, c'est que la haine du travail, la mollesse, tous les genres de vices les avoient énervés; les Espagnols leur ont rendu service en les fortifiant par le travail, aujourd'hui ces Indiens valent beaucoup mieux. Plusieurs de ces hommes abatardis peuvent sans doute avoir péri d'abord par un travail

---

(a) Conduite des François 15. Mai 1777. p. 98; des Anglois 1. Mai 1777. p. 7; des Allemands *ibid.* p. 13.

improportionné à leurs forces ; mais les premiers colons étoient-ils bien coupables pour ne savoir pas apprécier les ressources d'un tempérament inconnu en Europe , & pour juger des choses selon qu'ils les avoient toujours connues ? 8°. *Les vapeurs pestilencielles des mines.* Les Espagnols en connoissoient-ils mieux la contagion , ou en étoient-ils plus responsables que les Indiens qui avoient cultivé ces mines avant leur arrivée (a) ? Ces *vapeurs* eussent-elles été plus propices aux Nègres que Las-Cafas vouloit substituer aux habitans du pays ? Les mineurs d'Europe respirent-ils un air bien pur & bien sain dans les mines de cuivre & d'argent ? Il n'y a qu'à les voir pour en rendre compte. Ceux qui travaillent dans les marais pour faire des canaux , pour dessécher les terres , ne sont guere mieux ; & dans les houillieres , qui forment les plus sains de tous les souterrains minéraux , que d'hommes ne périt-il pas par les moufettes , les éruptions d'eaux , les matieres enflammées , l'éroulement des terres supérieures , la rupture des cordes &c. (b).

---

(a) Sans cette supposition , comment expliquer ces magnifiques ouvrages en or , qui décorent , suivant Garcilasso , les palais des Incas & les temples du Soleil ?

(b) Nous sommes bien éloignés d'approuver qu'on fasse mourir un seul homme pour une montagne d'or ; mais nous avons une horreur égale de l'injustice , de la haine , & des aveugles préjugés , qui condamnent & tolèrent , qui détestent & approuvent la même chose.

9°. Les Indiens que les Espagnols obligent à leur servir de tamemes, ou à porter leurs bagages. Que de peuples en Europe, que d'esclaves chez les Turcs & les Chrétiens, s'estimeroient heureux, s'ils n'avoient d'autres charges ! & doit-on s'imaginer que les Espagnols, très-intéressés à ne point porter leurs bagages eux-mêmes, aient surchargé les Indiens de manière à les y faire périr, sur-tout après que l'expérience eût fait connoître l'étendue & la mesure de leurs forces ? ----- Voilà exactement les raisons de dépopulation que R. dit avoir copiées dans le manuscrit du bon-homme Terribito. On y cherche ces monstres, ces loups voraces qui engloutissent à la fois les habitans d'un monde, & on est tout surpris de voir des gens qui nous ressemblent parfaitement, & qui peut-être valent à quelques égards un peu mieux que nous (a).

Dans

---

(a) Il est sans doute arrivé plus d'une fois que les esclaves américains ont été maltraités par des maîtres avides & cruels. Mais cet excès est-il propre aux Espagnols ? N'est-il pas tout aussi ordinaire dans les colonies angloises, hollandoises, françoises &c, où il y a des Nègres ? J'en ai vu des exemples frappans en Europe dans les pays où les peuples sont serfs. Pourquoi généraliser les fautes des Espagnols plutôt que celles des autres nations ? Pourquoi concentrer ainsi & diriger son zèle contre un seul objet, objet éloigné de trois mille lieues, vieux de trois cents ans, tandis qu'on est tout froid à l'égard d'autres abus, actuels & placés sous nos yeux ? Nous avons déjà indiqué ailleurs la raison qui exagere

Dans d'autres matieres R. n'est pas plus heureux à saisir le vrai point des choses. En prodiguant beaucoup d'érudition au sujet de la maniere dont l'Amérique a été peuplée, il prononce très-légerement sur des controverses que des auteurs aussi sages que profonds ont traitées avec circonspection. Après avoir établi contre Mr. de V. & ses crédules disciples (a), que l'Amérique a été peuplée par des colons de l'ancien continent, il décide que ce ne sont ni les Juifs, ni les Phéniciens, ni les Scythes &c. qui ont donné l'origine aux Américains, & cela parce qu'au tems de la découverte de l'Amérique on n'y a pas trouvé l'usage du fer, ni les arts nécessaires à la vie. Mais les Sauvages qui ont si long-tems vécu sans le fer, nient qu'il soit nécessaire à la vie; & il faut tant de choses pour trouver, exploiter, travailler le fer, que les premiers colons pourroient bien être arrivés en Amérique dans un état à ne pouvoir entreprendre cette opération. Ce que dit R. de l'inutilité de la comparaison des

T. II. p. 164.

---

exagere & peint des plus noires couleurs les fautes des Espagnols \*. Ces bonnes gens étoient Catholiques, ils avoient un zele actif & inquiet pour étendre dans leurs nouvelles possessions le culte du vrai Dieu. Voilà ce qui leur assure une préférence marquée dans la haine & l'injurieuse éloquence des philosophes. *Hinc prima mali labe.* 2. *Æneid.*

\* 15. Mai  
1777. P. 98.

(a) Mr. de Volt. dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* nous apprend que les Américains font une production du pays comme les herbes des champs & la mousse qui couvre les rochers.

\* V. le  
Journ. du I.  
Mars, p.  
343. --- I.  
Déc. 1775.  
p. 803.

mœurs, est d'une fausseté reconnue; nous renvoyons à ce que nous avons dit là-dessus en différens Journaux \*. R. déprime à cette occasion le savant traité du P. Lafitau sur les *mœurs des anciens peuples*, & prend dans sa censure un ton si familier aux petits-mâtres, qu'il est étonnant qu'un historien de sa réputation ait voulu s'en servir. Un homme qui s'en tient au témoignage du pauvre Garcilasso (a) préférablement à celui de trois écrivains sages & judicieux (b), pour détruire les faits les plus certains (c), devroit être un peu plus réservé à prononcer sur le mérite des autres historiens.

Cette maniere de raisonner, arbitraire, superficielle, dépendante du préjugé, de l'envie de contredire, peut-être même du caprice & de l'humeur du moment, a fait tomber R. dans un grand nombre

(a) Garcilasso, Péruvien lui-même, a participé, suivant la remarque de Mr. Paw, à l'imbécillité de ses compatriotes, a toujours eu l'esprit foible & incapable d'un jugement solide. Son imagination, & un zèle ridicule pour la gloire de sa patrie, ont servi de règle à son histoire.

(b) Xerès, Zarate & Acosta.

(c) Les victimes humaines en usage chez les Péruviens. R. après avoir opposé l'auteur péruvien à ces trois historiens impartiaux & bien instruits, finit néanmoins par avouer que les parens présentoient au Soleil des gâteaux pétris avec le sang de leurs enfans. Ainsi la réputation de ce peuple atroce & cruel ne gagne pas grand-chose à la singulière prédilection de R. pour Garcilasso.

d'antilogies ou d'affertions opposées qui défigurent son histoire, qui en détruisent l'ensemble, & abandonnent le lecteur à une succession d'idées qui se poussent & se combattent les unes les autres, sans qu'il puisse en fixer une seule d'une manière durable & propre à devenir la base d'un jugement vrai. Par ex. T. II. p. 70, il dit d'après quelques missionnaires, *que c'étoit perdre son tems & ses peines, que de vouloir communiquer les vérités sublimes de la religion à des hommes dont l'esprit étoit abattu par l'oppression*; & T. II. p. 77. il loue la sagesse des Hiéronymites qui assurément *que rien ne pouvoit vaincre l'aversion que les Indiens avoient pour le travail, & qu'il n'y avoit que l'autorité d'un maître, qui pût les forcer à mettre la main à l'œuvre; que leur indolence & leur paresse étoient telles, qu'à moins que de veiller continuellement sur eux, ils n'assisteroient ni au catéchisme, ni ne pratiqueroient les exercices de piété &c.*

*La cour d'Espagne donna des édits pour empêcher qu'on opprimât les indiens; les colons n'y eurent aucun égard. T. IV. p. 154; & T. II. p. 78, après avoir parlé de différens réglemens en faveur des Indiens, les Espagnols furent généralement satisfaits... Ils admirèrent la sagacité avec laquelle Ximenès avoit choisi des personnes dignes par leur prudence, leur modération & leur désintéressement, du poste qu'il leur avoit confié. Las-Casas seul fut mécontent.*

Les ecclésiastiques des colonies sont bigots & ignorans, très-nuisibles à la société. T. IV. p. 212. Mais T. IV. p. 157 après leur avoir prodigué les plus grands éloges, il ajoute : *On trouve dans les auteurs espagnols une infinité de preuves de ce que j'avance; mais j'aime mieux m'en rapporter à Gage, qui n'est assurément pas disposé à accorder au clergé papiste plus de mérite qu'il n'en a. Henri Hawkes, marchand anglois, qui avoit résidé cinq ans dans la Nouvelle-Espagne, avant l'an 1572, parle très-avantageusement du clergé espagnol.* Il continue ensuite de dire au clergé tant séculier que régulier les choses les plus flatteuses &c. &c. &c.

Mais ce qui mérite de la part d'un lecteur chrétien une censure plus grave, ce sont certaines propositions que nous nous garderons bien de caractériser, pour ne pas nous attirer le nom de *délateur*, que les philosophes donnent si libéralement à ceux qui découvrent leurs petits artifices. Par ex. nous avons quelque peine à donner un sens favorable à l'affertion suivante. *Par-tout où les hommes tournent leur adoration vers ces sortes d'objets ( le soleil & la lune ), l'esprit de leur superstition est doux. Elle prend au contraire une forme hideuse & atroce dans tous les païs où l'imagination des hommes se forge des êtres imaginaires qui président à la nature.* T. IV. p. 84.

Nous ignorons encore pourquoi, après avoir cité une longue liste d'auteurs pour prouver contre le témoignage d'autres auteurs

mieux instruits & plus dignes de foi , que plusieurs peuples d'Amérique n'ont aucune idée de Dieu ni de religion , R. adopte & commente le grand dogme de Pétrone. Qui eût cru qu'un *docteur en théologie* alloit faire , à propos du Pérou & du Mexique , une petite digression pour prouver que la *crainte a fait naître les dieux* ? Voici comme R. procede à cette démonstration si lumineuse dans ses principes , si évidente dans ses conséquences , & sur-tout si salutaire au genre humain. “ Tant que la nature suit un cours

T. II. p. 376.

„ régulier & uniforme dans ses opérations ,  
 „ les hommes jouissent de ses bienfaits , sans  
 „ se mettre en peine de leur cause ; mais  
 „ elle ne s'en écarte pas plutôt , qu'ils  
 „ en sont étonnés. Lorsqu'ils voient des  
 „ événemens auxquels ils ne sont point ac-  
 „ coutumés , ils en cherchent les raisons  
 „ avec beaucoup de curiosité. Leur enten-  
 „ dement ne peut les pénétrer ; mais l'ima-  
 „ gination , qui est une faculté plus ardente  
 „ & plus hardie , décide sans hésiter. Elle  
 „ attribue les accidens naturels & extraordi-  
 „ naires qui arrivent , à l'influence des êtres  
 „ invisibles , & s'imaginent que le tonnerre ,  
 „ les orages , les tremblemens de terre , sont  
 „ les effets de leur courroux „ . . . . “ De-  
 „ là vient que chez presque toutes les na-  
 „ tions éclairées , les premiers rites & les pre-  
 „ miers exercices qui ont quelque ressem-  
 „ blance avec les actes de religion , ont  
 „ pour objet de se garantir des maux que

„ l'homme souffre ou appréhende ( a ) „

Ce commentaire ne finit pas là, l'auteur lui donne toute l'étendue que son éloquence & sa logique peuvent donner à une assertion chérie, mais ce que j'en cite ici, est suffisant; je défie le plus zélé de nos philosophistes de mieux exprimer le fameux système de Pétrone, le sage ordonnateur des débauches de Néron :

Satyricon  
p. 24.

*Primus in orbe Deos fecit timor, ardua cælo  
Fulmina dum caderent, percussaque mænia flammis  
Atque iētus flagraret Athos.*

Après cela il ne faut pas être surpris des autres écarts d'un auteur sans principe, docteur dans une science dont il prêche lui-même la nullité; il ne faut sur-tout pas s'étonner des grands éloges qu'il fait de Mr. Gibbon, adversaire forcené du christianisme, plus injurieux, plus acharné que les Bolingbrœck, les Wolfson & les Collins (b).

---

( a ) Les premiers sacrifices dont il soit fait mention dans l'histoire, sont ceux de Caïn & d'Abel. Où R. a-t-il vu qu'ils avoient pour objet de se garantir des maux, plutôt que de reconnoître les bienfaits de Dieu, de rendre hommage à sa grandeur, à sa puissance, à sa sagesse, & à sa souveraine bonté ? C'est sans doute ce que Mr. R. nous apprendra dans l'histoire de l'Amérique angloise, après que la fermentation aura cessé.

( b ) Voyez le Journal du 15. Juin 1777, p. 255. On ne peut que louer Mr. le C\*\*\*\*. de n'avoir pas achevé de traduire cette diatribe amère contre la religion de J. C. ; & d'en avoir été empêché par une crainte prudente & honorable à la religion du gouvernement sous lequel il écrivoit. Mais on ne peut qu'être surpris des efforts qu'il fait pour engager quelque écrivain plus audacieux à finir un ouvrage, où il a cru devoir s'arrêter.

---

 Lettre à l'Auteur de ce Journal.

**L**E préjugé pour les choses françoises est devenu si universel , que les gens qui pensent par eux-mêmes , semblent s'y laisser entraîner aussi-bien que la multitude ; on n'admire presque plus rien s'il ne vient de la France. Dans votre Journal du 15. Janvier 1778 , page 107 , vous attribuez à un fermier des environs du Havre . . . l'invention de garantir le bled de la nielle par l'usage de l'eau de mer , c'est-à-dire , de l'eau salée. Rien n'est plus commun depuis long-tems en Flandre que l'usage de l'eau salée pour préserver le bled de la nielle : nos païsans , dont le grain à semer en est infecté , le lavent dans la saumure qui leur a servi pour la viande de porc , & s'en servent avec le même succès que le fermier des environs du Havre. Si leur récolte n'excede pas toujours d'un tiers celle de leurs voisins ; c'est qu'ils n'ont pas toujours pour voisins des gens qui se servent de grain infecté : il arrive quelquefois qu'ils ont des voisins négligens ; & alors la récolte de celui qui est plus actif & plus vigilant , excède la récolte des autres d'un tiers & quelquefois du double. Les agriculteurs flamands avoueront difficilement qu'il faut aller en France pour apprendre même à être païsan. Un Flamand qui a de l'amour propre national , ne fit pas sans un peu d'humeur , à la page 103 , qu'on ne peut s'empêcher de convenir que la sculpture l'em-  
 porte

porte aujourd'hui de beaucoup sur la peinture. . . . . la preuve ? . . . . Il se trouve actuellement en France plus d'habiles sculpteurs, que d'habiles peintres. Cette maniere de raisonner est louche. Les peintres & les sculpteurs des autres nations, ceux des Païs-Bas & d'Italie sur-tout, méritent bien d'entrer en considération lorsqu'il s'agit de fixer l'état où se trouvent leurs arts. . . . C'est une justice qu'on est obligé de rendre aux premiers. Soit ; si vous faites comparaison seulement des sculpteurs françois aux peintres françois. . . . C'est le suffrage de l'Europe entiere qui leur assure cette préférence, sur tous ceux-mêmes des nations étrangères. Mr. Delvaux de Nivelles & plusieurs de ses confreres seront sans doute bien flattés de voir imprimé ceci dans un Journal patriotique ?

En ce moment on me fait observer l'Errata placé à la fin du Journ. du 1. Fév. où vous avertissez que ces réflexions sur la peinture sont extraites des affiches de l'abbé de Fontenai. Oh ! je n'en suis plus surpris. Les écrivains F\*\* ont toujours eu des poids un peu suspects dans l'appréciation des peuples étrangers, de leurs lumieres, de leurs connoissances, de tout ce qui constitue le mérite national. Je suis &c. (a).

---

(a) Bien loin de nous offenser de ces critiques, nous savons gré à l'auteur anonyme de nous les avoir communiquées. Nous n'avons fait à sa lettre aucun changement, excepté ceux que la pureté du langage a paru exiger.



MR. Hirschfeld, connu par des lettres très-curieuses sur la Suisse, dont on vient de faire une nouvelle édition (a), a écrit avec le même discernement sur les jardins chinois. Ses observations qui ont été inférées dans le *Magasin de Gotha*, t. 1. 3<sup>e</sup>. part., nous ont paru très-propres à désabuser de plus en plus le public des brillantes idées que des voyageurs enthousiastes lui avoient fait prendre de la Chine. Mr. Hirschfeld démontre, que ces *jardins* prétendus *chinois*, que nos curieux imitent avec tant de soin, sont des êtres de raison, & que jamais la Chine n'a vû d'ouvrage semblable. C'est en Angleterre sur-tout qu'il faut chercher leur théâtre & leur triomphe. Cette nouveauté a produit l'effet ordinaire; elle s'est propagée, on s'est passionné pour elle; la France, aujourd'hui si-anglomane, ne pouvoit manquer de suivre cet exemple, & l'Allemagne commence à s'y conformer. Il n'est question ni de goût, ni de règles; on veut des jardins chinois, ou tout au moins anglo chinois.

Cette manie ne seroit-elle pas dans le cas de tant d'autres, de porter en l'air & de bâtir sur le néant? Où sont-ils donc ces modèles,

---

(a) Briefe die Schweiz betreffend. Neue und vermehrte Ausgabe. Leipzig. 1776.

deles , ces originaux , ces jardins chinois ? ont-ils jamais existé ? Qu'on lise & qu'on juge.

Plusieurs relations de la Chine en imposent à cet égard , & peuvent aisément séduire ; elles font de cet empire un séjour enchanté , avec autant de vérité qu'elles font de ses habitans les hommes les plus éclairés & les plus intègres. Mais est-il donc impossible de vérifier ces assertions sur les lieux même ? La Chine est éloignée ; mais cette distance peut être franchie. Il faut seulement que ceux qui la franchissent , sachent bien voir & bien raconter.

Les voyageurs fideles ont déjà dit que la Chine n'est pas à beaucoup près aussi cultivée qu'on l'a d'abord & souvent affirmé. Autour de Pekin même il y a des espaces de plusieurs milles déserts ou marécageux. Dans les provinces , à proportion qu'elles sont éloignées , les contrées incultes occupent toujours plus d'espace , & cela va au point que des troupeaux de tigres y ont leur repaire. Le commerce rassemble les habitans autour des capitales & le long des rivières : & ce sont ces attroupemens qui font paroître la Chine si prodigieusement peuplée , à ceux qui ne la voient que dans ces endroits-là. Mais , comme c'est aux dépens de la culture du país que de pareilles multitudes se rassemblent , il en résulte d'affreuses famines qui font des ravages épouvantables.

Il s'agit des jardins : où les trouver ? Ce sera , sans doute-là où la nation déploiera sa

plus grande activité. Mais là même, elle est livrée au lucre, objet d'un véritable acharnement pour les Chinois, qui ne savent ce que c'est que plaisir, ornement, élégance. Le P. du Halde, & les autres auteurs les plus dignes de foi, disent qu'il n'y a rien de cultivé ni d'abondant dans les grandes villes que les vergers & les potagers, parce qu'ils sont d'une nécessité indispensable pour la nourriture (a). Mais ils remarquent en même tems que c'est l'excellence du terroir, bien plus que l'industrie des cultivateurs, qui fait prospérer ces potagers. Avec leurs productions sont fort inférieures à celles des nôtres, parce que les Chinois n'entendent rien aux arbres. Tout leur savoir se borne à faire croître du bled & du riz.

Il est décidé qu'aucun des beaux-arts n'est parvenu à sa perfection en Chine. On n'y a pas la moindre idée de la perspective. En fait de peinture, ils ne font que plaquer des paysages, sans point de vûe, ni lointain. Ils ne connoissent pas mieux la disposition des ombres, l'usage du clair-obscur &c. Ils ne savent ni broier, ni nuancer les couleurs. Comment après cela auroient-ils pu imaginer le dessein d'un jardin? Leurs fleurs dont ils s'occupent, presque uniquement, sont très-grossièrement dessinées dans leurs

---

(a) Ces vergers, ces potagers dans les villes, peuvent servir à apprécier leur grandeur, & à rabattre beaucoup de la population qu'on leur suppose. Autres observations sur ce sujet, Sept. 1773. p. 162 & suiv.

ouvrages. Leur imagination brute ne leur a jamais suggéré l'étude de la nature, qui demande de l'attention & de la réflexion; qualités également étrangères aux Chinois & aux autres nations orientales. En voilà suffisamment pour présumer que les Chinois n'ont jamais eu ni pu avoir, les jardins enchantés qu'on leur attribue.

La Chine n'est pas un pays nouvellement découvert; les Européens y vont depuis plusieurs siècles; & les voyageurs qui l'ont vûe, n'ont pas été des gens sans connoissances, sans esprit d'observation, sans goût. Comment seroit-il donc possible qu'aucun d'eux, pendant un aussi long espace de tems, n'eût parlé des jardins de la Chine; tandis que dans la seconde moitié du siècle où nous vivons, on s'est mis à les exalter avec tant d'enthousiasme? Il faut d'abord que ces jardins n'aient pas existé anciennement, & qu'ils n'aient pas seulement été ébauchés. Comment donc font-ils, en quelque façon sortis de terre depuis trente ans, & cela dans tout l'appareil de la plus grande splendeur? On connoit la nation chinoise: elle n'est ni inventive, ni rapide dans le progrès des inventions: son génie a toujours eu la marche la plus traînante: on ne lui a jamais vû faire aucun fait; le préjugé en faveur de ce qu'elle possède de tems immémorial, est soutenu par la paresse. Il est donc également impossible, & que des jardins délicieux aient existé depuis long-tems à la Chine sans être apperçus d'aucun voyageur,

& qu'ils aient commencé à exister tout-à-coup.

C'est de la part des missionnaires sur-tout qu'on auroit dû s'attendre à être instruit sur ce sujet. Personne ne conteste leur savoir, & sur-tout la connoissance qu'ils ont des beaux-arts. La plupart d'entr'eux sont d'hâbiles architectes, des peintres distingués. Comment les beautés transcendantes qui décorent les prétendus jardins chinois leur auroient-elles échappé? N'ont-ils pas véritablement fureté tout ce vaste empire, & peut-on rien desirer dans l'exacritude de leurs descriptions, quand elles ont pû être honorables aux Chinois? Il est souverainement absurde de penser qu'ils aient vû les jardins en question, & qu'ils les aient constamment passés sous silence.

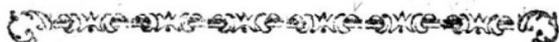
Où trouver donc la cause de cette supposition si extraordinaire & de toutes ces conséquences? C'est ici l'essenciel de ce mémoire. L'on se flatte de mériter quelque reconnaissance par la découverte suivante. C'est à un architecte du Roi d'Angleterre, nommé Chambers, que cette singuliere illusion doit son origine. Cet homme réunit le savoir, le goût & le génie à un degré peu commun. Il a publié à Londres en 1757 un grand ouvrage *in-folio*, intitulé : *Designs of Chinese Buildings*, où il traite principalement des édifices, des machines & des ustenciles domestiques des Chinois. Mais p. 14 il a fait une digression sur leurs jardins, où il vante l'art & l'arrangement qui y regne, & a fait des descriptions qu'il a créées, & qui ont été tout de

suite imitées avec une espèce de fureur. Encouragé par ce succès qui a dû beaucoup l'amuser, il a frappé un nouveau coup, en donnant en 1772 sa dissertation *on oriental Gardening*, in-4°. où il acheve de puiser dans son imagination, des merveilles qui n'ont eu de réalité que depuis qu'on s'est avisé de leur en donner en Europe.

Ce qui mérite le plus d'attention, & peut-être d'admiration à la Chine, ce sont les canaux. Ils sont construits au mieux; les eaux qui y coulent sont de la plus grande clarté, du meilleur goût: de beaux quais les bordent, & sur-tout on y a construit des ponts qui achevent d'ornez ces districts. Ils sont de trois à sept arches: celle du milieu est fort élevée, afin que les bateaux & les mâts puissent passer dessous. Les voûtes sont de grosses pierres de taille, & les piliers si minces que, dans l'éloignement, ces ponts paroissent être suspendus en l'air. Quelques canaux ont beaucoup de largeur en ligne droite; & alors les ponts qui se suivent, offrent une espèce d'allée à perte de vue, qui est l'objet le plus frappant. Quand il y a sur ces canaux des barques avec leurs banderoles, que des villages sont semés dans les environs, & que la couleur obscure de quelques étangs, se mêle à tout cet éclat; rien ne sauroit égaler la beauté de semblables passages. Mais, nous le répétons, des passages ne sont pas des jardins.

Il ne faut cependant pas croire que la Chine est absolument dénuée de jardins;

elle en a comme tout autre païs , mais les jardins de la Chine ne font rien moins que ce qu'on appelle à présent des jardins chinois. Ils ont toutes les imperfections qui se manifestent dans les autres branches des beaux-arts , chez cette nation. Les Chinois prennent beaucoup moins de soin de leurs jardins que de leurs moissons ; & leurs idées sur ce sujet s'éloignent tout-à-fait des nôtres. Compartimens, allées, parterres, haïes, c'est ce qu'ils ne connoissent point, ou dont ils ne se soucient pas. Les semailles font la seule chose qui les intéresse , parce que le profit y est joint ; & ils seroient bien fâchés de sacrifier le moindre lucre au plus grand agrément. Ils ont si peu de soin de leurs fleurs , qu'à peine font-elles reconnoissables. Ils ont des especes d'arbres qui séjourneroient à merveille dans les jardins ; mais ils ne les y mettent point , ou les y placent mal. Comme ils ne se promènent jamais , ils ne veulent point d'allées. Ils n'emploient d'eau que pour arroser leurs choux & cuire leurs alimens. L'Empereur seul a quelques jets d'eau , de la façon des Européens. Les grands étalent du faste dans les solemnités ; mais ils sont très-mesquins dans leur domestique ; & bien loin de rencontrer chez eux les beautés de l'art , on y trouve celles de la nature défigurées , & comme avilies. Ainsi disparoissent les jardins chinois.



Le Nez est le mot de la dernière  
Enigme.

**L**ecteur, je suis discret, religieux, tranquille,  
J'aime les ombres de la nuit :  
Je fers de retraite ou d'asyle.  
Rien que je sache, ne me nuit.  
Certain dépôt en mon sein je conserve,  
Qu'un jour je rendrai promptement ;  
Car enfin il faut que je serve  
A mettre au jour le juste & le méchant.  
C'est vainement que tout conspire  
A m'éviter, ou même à me braver ;  
Malgré l'horreur que mon nom seul inspire,  
Tôt ou tard on vient me trouver.

LOGOGRYPHUS.

*Membra mihi quatuor tantùm sunt, lector amice,  
Veris magnus honos, lata vireta colo.  
Extremum tollas membrum, sum argenteus imber,  
Primum ac extremum, me propè labra vides.*

NOUVELLES



## NOUVELLES POLITIQUES.

## TURQUIE.

CONSTANTINOPLE ( *le 19 Janvier.* )  
 Le 3 de ce mois il s'est tenu un grand conseil ; le lendemain il a été expédié pour les différentes provinces de Natolie & de Romélie , 60 Chiaoux qui doivent y porter de l'argent , & des ordres concernant les troupes & les munitions de guerre , que ces pais doivent fournir. Il est parti encore cinq vaisseaux du port de Constantinople , pour passer dans la Mer-noire , à l'embouchure du canal , où ils joindront les autres qui s'y trouvent. On ajoute que dans l'arsenal on en prépare en toute diligence huit autres pour le même objet. Déjà , dit-on , le Mufti a donné par écrit , la permission de faire la guerre à Sahib-Guerai : le Capitan-Pacha a été nommé général en chef de toutes les forces ottomanes tant par mer que par terre ; Tschanikli-Ali-Pacha a été déclaré général des troupes en Asie , & le gouverneur de Negrepont , vice-amiral de la flotte. On débite même que Selim-Guerai a trouvé grand nombre de partisans , lorsqu'il est entré en Crimée , où on le regarde comme un prince qui vient combattre pour la liberté de la nation ; on prétend même qu'il

est en marche contre Backfi-Serai & Sahib-Guerai.

Le ministre de la cour de Russie aiant envoié au Reis-Effendi une note, contenant cinq questions relatives à l'assassinat du hospodar de Moldavie, il lui a été répondu fort laconiquement *que ce prince étoit un rebelle*. On se flatte que l'épouse de cet infortuné qui est arrivée en cette capitale avec toute sa famille, touchera assez le cœur du Sultan, pour obtenir une pension convenable sur les biens de son époux qui ont été confisqués & qu'on évalue à deux millions de piaftres. Mais on ne peut qu'être surpris que la cour de Russie qu'on dit être si libérale & si magnifique, abandonne à l'indigence la famille d'un prince, qui s'est fait la victime de ses intérêts, & qu'elle croie faire beaucoup en chargeant son ministre de porter au Divan quelques plaintes stériles.

La peste qui ne s'éloigne guere de cette capitale, ne laisse pas de se faire sentir très-vivement par intervalles. Elle s'est manifestée ces jours derniers avec assez de violence dans le Fauxbourg de Galata, & c'est dans les capucinières d'un monastere de cet Ordre, qu'elle a déployé sa fureur. Le cuisinier & un des freres lais de ce couvent en furent attaqués & périrent fort promptement. Deux capucins de moins ne font pas un événement fort remarquable : cependant on fut alarmé du genre de leur maladie ; on fit de sérieuses informations, & on apprit que

ce fléau avoit été apporté par deux François , qui se sentant réduits à l'extrémité , s'étoient fait administrer par un capucin ; celui-ci en rentrant au couvent avoit été parler au cuisinier , ainsi qu'à ce frere lai , & dès le lendemain les trois révérends pere & freres capucins furent enterrés. Graces aux précautions qui ont été prises , la contagion pestilentielle n'a pas fait , du moins encore , des ravages bien meurtriers dans le fauxbourg de Galata.

Tous les Beys de l'Égypte sont en exil par ordre d'Ismaël I<sup>er</sup>. qui est demeuré maître absolu de ce royaume ; depuis qu'il s'est défait d'un autre Ismaël II , qui lui faisoit ombrage. Celui-ci avoit aussi essayé de détruire son collègue ; mais il a été prévenu. Au sortir de la mosquée il fut attaqué par un émissaire d'Ismaël I<sup>er</sup>, qui lui coupa seulement l'épaule dans la rue ; pour empêcher que le peuple ne s'ameutât , on enveloppa le blessé d'un manteau , & on l'emporta ainsi dans la maison du commandant du Caire , où il fut égorgé tranquillement. Ces horreurs qui font frissonner l'humanité par tout ailleurs , sont très-communes dans nos provinces , & nous concevons enfin , après une longue expérience , qu'on peut être très - féroce de sang froid ; l'Ismaël qui sera complimenté par ses courtisans sur cet acte de vengeance , les a , dit - on , flattés d'être bientôt maître de toute l'Égypte , & on croit qu'après qu'il aura exterminé tous ses ennemis , il remettra le royaume sous l'obéissance du Grand-

Seigneur ; s'il n'aime mieux le garder pour soi-même. On dit cependant que des philosophes françois admirent beaucoup le gouvernement turc , & en exaltent les avantages au-dessus de tous les gouvernemens chrétiens.

## R U S S I E.

PETERSBOURG ( le 6 Février. ) Il est très-vraisemblable que dans peu nous saurons à quoi nous en tenir , relativement à nos contestations avec les Tartares & les Turcs. Ceux-ci font toujours les plus grands préparatifs : quelques politiques assurèrent que l'unique motif de ces préparatifs est d'obtenir de la Russie des conditions aussi favorables qu'ils le désirent. On a appris depuis quelque tems des circonstances particulières de la révolution arrivée , comme nous l'avons dit , en Tartarie. Le Chan Sahib-Guerai entreprit de mettre sur le pied des troupes européennes un corps de 5000 hommes : cette innovation lui fit des ennemis , il fut même trahi par quelques officiers auxquels il avoit donné toute sa confiance ; ceux-mêmes qu'il avoit élevés aux premiers grades furent ceux qui le trahirent avec le plus d'indignité. Sardioli duquel il se croïoit très-sûr , lui persuada d'obtenir du Sultan un Firman , pour se mettre à la tête de l'entreprise ; il parvint même à lui faire accroire que le gouverneur d'Oczakow ne manqueroit pas d'amener à son secours une armée turque. Il se laissa prêter serment de fidélité , &

plusieurs Turcs lui donnerent hautement le nom de Scha ou Souverain ; mais il pensa paier fort cher la complaisance qu'il avoit eue d'accepter ce titre ; car à peine l'eut-il reçu , que ceux-même qui venoient de le lui donner , se jetterent sur lui & tuerent dix-sept de ses gens. Le Chan eut le bonheur de se sauver , mais avec beaucoup de peine.

Dès le même jour une foule de faids & prêtres turcs se répandirent de proche en proche dans toute la Crimée , soutenant & persuadant aux habitans , que c'étoit agir contre le ciel que d'obéir plus long-tems au Chan ennemi de la Porte. Bientôt tous les esprits se réunirent , & quand les Tartares eurent pris toutes leurs mesures , ils éclatèrent , & tomberent par-tout en même-tems sur les Russes dispersés dans différens quartiers d'hiver. Ceux-ci étoient fort éloignés de s'attendre à une telle violence ; ils ne s'étoient point mis en état de défense , enforte que les rebelles en firent un massacre considérable , quoiqu'on ait répandu que lors de cette boucherie il n'y ait eu que 600 hommes de tués. Après cette victoire presque tous les habitans de la Crimée prirent part à ce soulèvement ; ils monterent au nombre d'environ 20 mille hommes , à cheval , & se répandirent dans la campagne , massacrèrent ceux qu'ils croioient attachés au Chan & les Russes sur-tout qui n'avoient pas eu le tems de se retirer. Mille des révoltés allerent attaquer l'hôpital russe & poignarderent les malades qu'on n'avoit pû transporter ailleurs ;

il en périt environ 600 & davantage. Un autre corps de Tartares marcha contre le prince Proforowski, & l'attaqua, demandant à grands cris qu'on lui livrât le Chan. Le prince Proforowski eut le bonheur de le repousser, & il paroît qu'il pourra se maintenir dans la Crimée ; mais cet avantage a été néanmoins beaucoup moins considérable qu'on ne l'avoit dit d'abord.

## P O L O G N E.

VARSOVIE (le 16 Février.) Le Roi fait travailler depuis quelque tems à des ouvrages précieux que Sa Maj. chargera l'internonce turc, lors de son audience de congé, de remettre de sa part au Sultan son maître & au grand-vifir ; S. M. a fait présent de son portrait, peint de grandeur naturelle, à cet ambassadeur, qui, contre la défense expresse de la religion musulmane, s'est fait peindre lui-même, & a donné au Roi son portrait, lequel doit être placé dans la bibliothèque de S. M. On ignore encore le tems de son départ.

On prescrit des uniformes à tous les palatinats ; les vaivodes, les castellans, les starostes jusqu'aux enfans de quelque âge qu'ils soient, auront un uniforme propre de leur palatinat ; les serfs seuls en sont exceptés. Ce nouvel uniforme a un double avantage, en ce que les gentilshommes feront moins de dépenses pour leurs habits, & que le Roi distinguera au premier coup  
d'œil

d'œil les fujets des différens palatinats qui se présentent à la cour. Les Juifs même, qui se font fort multipliés en Pologne, doivent avoir un habillement distinctif.

La compagnie prussienne commerçante, établie dans cette capitale, vend du sucre & du café en gros & en détail; elle se propose aussi, dit-on, de vendre incessamment du tabac, & elle n'éprouve aucune opposition de la part de nos fermiers; il est vrai qu'il n'y a guere ici que cette compagnie qui puisse faire avantageusement le commerce.

L'argent monnoié devient de jour en jour plus rare dans ce roïaume; mais ceci n'a rien de fort étonnant, quand on considère qu'annuellement les douanes étrangères en absorbent plus de trois millions de florins, ( argent d'Hollande ) & que pas un sol de cet argent ne rentre dans le pais. Un discompte d'un & demi pour cent par mois pour les lettres de change sur ceux de nos magnats que l'on connoit être les plus exacts dans leurs engagements, est considéré comme un intérêt très-modique; enfin ce qui prouve ou la disette des especes ou le peu de confiance dans les contractans, c'est que l'on n'a presque point vû d'argent comptant à Dubno. Tous ces motifs ont fait imaginer d'introduire en ce roïaume un papier-monnoie; mais tous ceux qui connoissent ce pais & les vices de sa constitution, espèrent que ce projet n'aura pas lieu, puisqu'il ne feroit que hâter la ruine de cet état, car la bonne foi & l'administration impar-

tiale

tiale de la justice , de la part de ceux qui sont revêtus de l'autorité publique, ne sont pas assez solidement reconnues, pour pouvoir espérer d'engager les habitans à recevoir ce papier au prix de l'argent qu'il représenteroit.

## E S P A G N E.

MADRID ( *le 10 Février.* ) La cour continue de garder un profond silence sur le traité conclu le 1<sup>er</sup>. Octobre dernier avec le Portugal, quoiqu'il s'en soit répandu des copies dans toute l'Espagne. On observe que depuis plus d'un mois les ministres s'assembloient souvent à la cour; ce qui a donné lieu au bruit répandu qu'on pourroit bien encore changer ou modifier quelques articles de ce traité : on assure même qu'une cour étrangère a démontré à la nôtre les graves inconvéniens qui pourroient résulter de sa teneur littérale : d'autres personnes soutiennent au contraire que la bonne politique consiste à accorder la paix à l'ennemi vaincu qui la demande, & que le traité, tel qu'il est, est avantageux à l'Espagne; cependant comme il n'a point été publié, on croit qu'il reste encore bien des points à éclaircir & à décider.

Suivant les lettres de la Vera Cruz, la flotte ne pourra partir de ce port qu'à la fin de Février, ou au commencement de Mars, & son chargement sera d'environ 30 millions de piaftres fortes, ou 150 millions de livres de France : ce riche convoi sera escorté par

11 vaisseaux de ligne, sans compter les 17 vaisseaux, qui sont tous prêts à Cadix, & que la cour pourra envoyer au-devant de la flotte; ainsi elle est à l'abri de toute surprise.

CADIX (*le 27 Janvier.*) Le vaisseau de guerre le St. Julien & les navires marchands la Conception, le Prince, le St. Laurent & la Victoire arriverent en ce port les 10, 11 & 12 de ce mois, venant de la Vera-Cruz, de la Havane, du Callao de Lima & de Monte-Video. La cargaison qu'ils en ont amenée pour le compte du Roi & des négocians, consiste en 4,704,266 écus forts, dont 3,052,842 en or & en argent monnoyés, travaillés & en lingots, & les 1,651,424 restans en diverses productions de ce pays. On souhaite que la grande flotte puisse arriver aussi heureusement.

Le 7 de ce mois il y eut ici une tempête si terrible, que 23 bâtimens ont péri avec la plus grande partie des équipages, & entr'autres deux vaisseaux françois, l'un chargé de sucre & l'autre de morue.

## P O R T U G A L.

LISBONNE (*le 5 Février.*) Il est arrivé dans ce port un vaisseau parti de Rio-Janeiro, par lequel on apprend qu'il a été définitivement conclu une treve entre les armées des deux couronnes; en sorte que la paix la plus inviolable paroît devoir regner désormais entre l'Espagne & le Portugal. Notre

flotte est retournée à Rio - Janeiro , dans le plus mauvais état : après avoir effuié une tempête violente qui l'a tenue si long-tems éloignée des côtes, qu'à leur arrivée tous les gens de l'équipage étoient dessechés d'inanition. Notre gouverneur leur a fait administrer des secours abondans.

La joie de nos commerçans est si grande depuis l'abolition de la compagnie de Para & de Maranhao , qu'ils se sont cotifés & ont donné chacun 12 sequins pour faire chanter avec toute la solemnité possible un *Te Deum* en action de grâces & pour la conservation de notre auguste Souverain. Beaucoup de ces négocians ont déjà fretté des bâtimens pour ce commerce qui leur est rendu.

On vient d'apprendre par des lettres authentiques reçues de Mecquinez , en date du 22 Décembre dernier , que le 20 du même mois le Roi de Maroc avoit fait expédier aux consuls & négocians, résidans dans ses ports de Tanger , de Salé & de Mogador, des lettres circulaires, par lesquelles ce Prince leur fait savoir que tout bâtiment russe, napolitain, malthois, allemand, prussien, toscan, genois, hongrois, sarde & américain, pourra librement entrer à l'avenir dans tous les ports de ses états, & qu'en conséquence il a expédié des ordres à ses corsaires, pour qu'ils eussent à laisser passer ces navires sans les inquiéter, afin qu'ils puissent s'y fournir de provisions, & y jouir des mêmes privilèges que les autres nations avec lesquelles S. M. est en paix ; au moyen de

quoi elle n'aura plus de guerre avec les Européens, & le commerce avec ses états sera permis à toutes les nations.

## D A N N E M A R C K.

COPPENHAGUE (le 20 Février.) Nos espérances sur les progrès de notre commerce paroissent toujours mieux fondées : l'Unité, vaisseau sous les ordres du capitaine Stephenfée, vient de sortir de ce port, & a mis à la voile pour les Indes-orientales, de même que le Vœu des riches, autre vaisseau commandé par le capitaine Bagge. Si l'on doit prendre quelque confiance à la fortune qui, depuis quelques années, ne cesse de seconder notre commerce maritime, la navigation de ces deux vaisseaux, ainsi que les opérations des négocians qui y sont intéressés, auront le plus heureux succès. --- Les Infulaires de Ferroé, isle qui confine à la Laponie suédoise, eurent, le 30 de Septemb. dernier, un sujet de fraïeur bien alarmant; ils entendirent tout-à-coup, & dans toute l'étendue de leur isle, une violente explosion, qui fut suivie de plusieurs autres, semblables au fracas d'une nombreuse artillerie. A la fin de cette explosion, une montagne fort considérable se fendit, & de son sein entr'ouvert, il sortit une prodigieuse quantité de pierres, & un torrent d'eau impétueux, qui, se jettant dans la mer, la teignit de la même couleur à une certaine distance. Quelques observateurs aiant eu, avant

même ce phénomène , occasion d'observer cette montagne , ont dit qu'elle contenoit , outre beaucoup d'antimoine , une abondante mine de fer.

## I T A L I E.

ROME ( *le 15 Février.* ) Le 6 de ce mois , il arriva de Naples une dépêche , portant que cette cour accepte les regles de la chancellerie romaine , révoquant & supprimant tous les décrets antérieurs à ce contraire. Mgr. Roselli à qui cette dépêche étoit adressée , alla aussi-tôt la remettre au Souverain Pontife , qui goûte toute la satisfaction d'avoir terminé cette affaire avec Sa Majesté Sicilienne ; mais on ne peut savoir encore tout le contenu de cette dépêche.

Dans la crainte que le sieur Bischi , avant le commencement de son procès , n'ait fait passer en divers endroits de l'argent & autres effets précieux , le cardinal camerlingue a fait afficher le 31 Janvier des lettres de notification qui ont été même envoyées dans toute l'Italie. Il est défendu par cette notification à tous & un chacun de quelque état & condition qu'ils soient , qui doivent quelque chose à Nicolas Bischi , reconnu débiteur de la chambre apostolique & de l'Annone , pour la somme de 282,562 scudis & 82 bajouques , indépendamment d'une autre somme plus considérable , qui est encore à liquider , de lui faire aucun paiement , ou à d'autres en son nom , sous peine de paier

une seconde fois & de restituer la valeur des effets qu'ils lui auroient remis. En conséquence de cet édit ou notification, on a déjà dénoncé secrettement à Mgr. Lévizzani, préfet de l'Annone, plusieurs capitaux, appartenans au sieur Bischi, & dès hier matin, on a apposé le scellé à son palais, & on a commencé l'inventaire de tous les meubles & effets qui s'y trouvent.

La congrégation de la Propagande, a appris avec la plus vive douleur la mort d'un de ses plus zélés missionnaires dans les royaumes d'Aza & de Pégu; c'est Mr. Percotto, qui, depuis près de 20 ans, prêchoit la religion chrétienne dans ces contrées barbares; il avoit appris à fond la langue du pais, & avoit même envoié ici un livre sur cette langue & sur les erreurs des peuples qu'il travailloit à convertir. Il avoit fondé parmi eux un séminaire, où il recueilloit tous les enfans exposés dans les rues, & les faisoit élever dans la religion chrétienne. Le nombre des conversions opérées par ce missionnaire, est considérable; & quoiqu'il n'eût pu parvenir à convertir le Roi du pais, il en étoit fort bien traité. Ce Prince non-seulement lui avoit permis le libre exercice de sa religion; mais il avoit tant d'estime pour les Chrétiens, qu'il leur avoit confié la garde de sa personne royale.

Les religieux bavarois de Ste. Brigitte ont fait célébrer dans leur église, un service solennel pour le repos de l'ame du feu Electeur, qui leur avoit fait beaucoup de bien.

On avoit placé au milieu de l'église un catafalque avec l'inscription suivante :

*Maximiliano Josepho ,  
Utriusque Baviaræ Duci S. R. I.  
Electori ,  
Comiti Palatino Rheni Serenissimo ,  
Optimarum legum Conditori  
Prudentissimo ;  
Meritorum æstimatori justissimo ,  
Religionis avitæ vindici fortissimo :  
Patri patriæ , amantissimo :  
Monachi ord. S. Brigittæ Bavari  
Parentant.*

FLORENCE (le 14. Février.) S. A. R. a fait publier quelques réglemens pour faciliter aux religieux les moïens de vivre selon l'esprit de leur état, & d'être en même tems utiles à la société civile. Il paroît un autre édit touchant les moïens d'afsûrer la décence & la subsistance des prêtres séculiers.

Il vient de mourir en cette ville un prêtre vertueux, qui a passé toute sa vie dans la plus rigoureuse médiocrité, quoique son patrimoine fût très-considérable; il avoit peu à peu donné tout son bien aux pauvres; & il n'a laissé après sa mort que le souvenir de ses vertus, qui vivra long-tems parmi nous. Ce bon prêtre se nommoit Franchi.

TRENTE (le 10 Février.) Les barons Jean-Jacques & Joseph Crefferi, chambellans de L. M. Imp. & R., dans le palais desquels le Duc de Gloucester a logé avec son épouse & ses enfans pendant sa dangereuse maladie.

en cette ville , ont voulu perpétuer le souvenir de son heureux rétablissement par un monument placé sur la porte de l'appartement de L. Alt. R. avec l'inscription suivante : *M. S. quod. Wilhelmus. Henricus. Glocestriae. Dux. Georgii. III. Anglorum. Regis. Frater. Italia. secundo. perlustrata. jam. desperato. morbo. correptus. in. hisce. ædibus. quas. cum. Serenissimis. Maria. Conjuge. & Wilhelmo. Frid. & Sophia. Mathilde. Filiis. ab. VIII. Cal. Julii. ad. VIII. Cal. Octob. M. DCC. LXXVII. incoluit. saluti. restitutus. & in. Britannici. Imperii. delicias. & decus. servatus. fuit. Barones. Crefferii. hoc. letissimi. animi. Monumentum. posuere.*

CHAMBERY (le 17 Février.) Il a été publié ici des lettres-patentes du Roi , par lesquelles Sa Majesté , “ dans l'intention où „ elle a toujours été de procurer à son duché de Savoye les mêmes avantages , que „ la liberté des personnes & des fonds a „ déjà produits dans les autres parties de ses „ états , & toujours occupée des moïens , qui „ peuvent faciliter les affranchissemens autorisés par son édit du 19 Décembre 1771 , „ & subséquemment par ses lettres-patentes „ du 10 Décembre 1773 , prescrit des règles „ ultérieures , que l'expérience lui a fait „ juger nécessaires pour rendre l'exécution „ de l'édit toujours plus aisée & moins dispendieuse , en assûrer davantage les opérations , & en prévenir toutes les difficultés „. Ces lettres-patentes sont composées de huit articles , qui tendent tous à accélérer

célérer un projet , si digne d'un Roi justement chéri de ses peuples , & qui veut , autant qu'il est possible , les faire jouir tous d'une égale liberté civile & personnelle.

On écrit de Turin , qu'il y est arrivé une affaire , fâcheuse pour les parties intéressées. Un ministre étranger disputant chez une dame de la ville avec un officier aux gardes sur une question de science , la querelle s'échauffa au point , que le ministre s'oublia jusqu'à donner à l'officier , après l'avoir appelé dans un autre appartement , un coup qui le renversa par terre ; après quoi il le frappa de son épée & le blessa en quelques endroits. Sa Maj. a fait transporter l'officier au château , en attendant qu'on examine ses torts. En même tems elle a fait signifier au ministre de ne point paroître à la cour jusqu'à nouvel ordre ; & elle a envoyé un exprès au Monarque , qu'il représentoit , pour lui donner avis de cette affaire , dont elle a aussi fait informer par une note tous les autres ministres étrangers , qui résident à Turin.

NAPLES ( le 13 Février. ) Un bâtiment venu de Malthe a apporté ici les faucons que Mgr. le Grand-Maître a coutume d'envoier tous les ans au Roi ; & par cette voie nous en avons reçu des lettres datées des 21 & 24 Janvier , qui nous apprennent qu'il regne dans l'isle une parfaite tranquillité.

ALLEMAGNE

## A L L E M A G N E.

VIENNE ( *le 17 Février.* ) L'Empereur a nommé au poste de président du conseil aulique de l'Empire, vacant par la mort du comte de Harrach de Rohrau, Son Exc. Mr. le baron Jean-Hugues de Hagen de Motten &c. qui a rempli avec la plus grande distinction celui de vice-président du même tribunal, pendant 24 ans. Il est lui-même remplacé par le comte de Veberacker, conseiller-aulique. ----- La place de directeur-général de toute l'artillerie, vacante par la résignation du prince de Kinski, ne sera plus remplie. L'Impératrice a fait présent à ce seigneur d'une montre & d'une boîte d'or, garnies de brillans, & lui a fait adresser une lettre anonyme, par laquelle il est prié d'accepter un présent d'une veuve qui, pour lui être inconnue, ne laisse pas de lui vouloir du bien & qui même lui a des obligations.

L'Impératrice-Reine vient de rendre deux ordonnances, datées de Straubing du 31 Janvier & du 5 Février derniers. Par la première, elle fixe les jours auxquels les habitans du département de Straubing seront tenus de se présenter pour prêter foi & hommage à leur nouvelle Souveraine ; ce qui devoit avoir lieu le 23, le 24 & le 26 du présent mois ; mais par un décret postérieur, ce terme a été prorogé jusqu'à Pâques. La seconde de ces ordonnances concerne le

païement des impositions & droits auxquels sont assujettis tous les biens-fonds, tant ecclésiastiques que séculiers, des districts dépendans ci-devant de l'Electorat de Baviere, & maintenant soumis à la domination autrichienne, & porte " que Sa Maj. Impériale & Royale voulant favoriser ses nouveaux sujets, a réglé que lesdits droits & charges ne seront perçus pendant l'année courante que sur le pied où ils l'ont été pendant le cours de l'année dernière 1777, attendu que la perception en a été beaucoup plus modérée que celle des années précédentes, ..

Les districts & provinces qui sont juridiquement déclarés par lettres-patentes appartenir actuellement dans la Baviere à la Maison d'Autriche, sont dans la régence de Straubing, le comté de Cham, les juridictions de Deckendorff, Diefenstein, Dietfurt, Furt, Heidenau & Pfater, Hingersberg & Winzen, Kehlheim, Kœfing, Mitterfels, Parstein, Grafenau & Schambach, Regen, Stadt-am-Hoff, Schwartzbach, Vichtach & Linden, Weiffenstein & Zwiefleck; dans la régence de Landshut, les juridictions de Dingelfingen, Eckmuhl, Kirchberg, Landau, Osterhofen, Natterberg, Rothenbourg; dans la régence de Munich, les juridictions d'Abensperg & Riedenbourg; dans le bailliage de Bourghausen, la juridiction de Scharding; dans le duché du Haut-Palatinat, les juridictions de Rœtz, Waldmünchen & Wetterfeld. L'on fait monter le nombre des habitans dans ces nouvelles possessions

600 mille , & les revenus à environ 4 millions de florins d'Empire par an. On ne s'étoit pas attendu, que la cession auroit été si considérable ; mais, quant au partage même, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en étoit question. L'on croit même savoir, que dans la visite, que l'Empereur fit il y a quelque tems à l'Electeur de Baviere, la matiere avoit été entamée ; mais que la chose ne fut pas poussée loin & n'eut pas plus de suite que des propositions antérieures, parce que le feu Electeur témoigna, qu'elle lui faisoit de la peine, & fit paroître dans toutes les occasions de l'éloignement pour de pareils arrangemens. L'Impératrice-Reine a délivré tous les prisonniers détenus pour dettes dans les prisons de cette ville, en reconnoissance de l'acquisition considérable, que sa Maison vient de faire sans effusion de sang.

Notre cour dans la vûe d'attirer à elle la plus grande partie possible du commerce de la Pologne, a encore réduit l'année dernière, à deux pour cent les droits de transit par la Boheme. Déjà cette sage réduction, opérée dans les grands principes de l'administration, qui trouve dans la recette multipliée d'un droit moins fort, bien au-delà de ce que produisoit ce droit plus considérable, mais beaucoup moins répété, a vu cette même année un grand nombre de négocians qui, pour arriver à la foire de Leipzig, ont pris la route de la Boheme & quitté celle de Dantzic, où l'énormité des droits

à paier sur la Vistule ne peut que ruiner le commerce. ----- D'après quelques avis, on va faire rouvrir à Oikus, dans les montagnes de Cracovie, les mines d'or & d'argent que la Pologne avoit négligées sous les deux derniers regnes : elles étoient riches, & leur exploitation a été avantageuse à ce pais tant qu'il s'en est occupé.

Divers particuliers de cette résidence ont reçu des lettres de Clausenbourg, en Transylvanie, datées du 25 Janvier, & portant que huit jours auparavant les habitans de Hermanstadt furent très-vivement alarmés par diverses secouffes de tremblement de terre : ces secouffes furent violentes & durèrent l'espace d'environ une heure; on craignoit à chaque instant l'éroulement des maisons : mais à Hermanstadt on n'essuia aucun dommage : il n'en fut pas de même à Kronstadt, la tour du temple s'éroulant, tomba sur la voûte de l'église qui en fut renversée & où périrent 119 personnes : il y en eut un plus grand nombre encore qui furent, les unes dangereusement blessées, & les autres estropiées.

Nos avis du Bannat de Temeswar mandent que grand nombre de Grecs-unis ont quitté les frontieres de Turquie pour venir s'y établir, & qu'il y est arrivé encore depuis peu environ cent familles de la même religion, aiant leurs pasteurs à leur tête.

MUNICK ( le 17 Février ) Le duc regnant de Deux-Ponts est arrivé en cette ville, dans la nuit du 3 au 4, & est descendu

endu au palais électoral. --- Le prince de Lobkowitz qui étoit venu ici de Vienne, apporter le cordon de la Toison d'or à l'Électeur Palatin, est parti dans la nuit du 6, ayant reçu de S. A. S. E. une bague & une boîte garnies de brillans & évaluées à dix mille florins.

Notre nouveau Souverain donne l'attention la plus constante aux affaires publiques. Ce Prince ne se sert d'aucun secrétaire, & c'est lui-même qui dresse ses correspondances secretes. Les circonstances actuelles lui ont fait supprimer quelques pensions dont il ne voïoit pas bien la nécessité, renvoyer les comédiens allemands &c. --- Le comte de Sensheim, qui vient de se relever d'une dangereuse maladie, a été nommé le 13 gouverneur du duché de Baviere en l'absence du Sérénissime Electeur Palatin, qui paroît résolu de retourner à Manheim le 26 de ce mois. On assure que la Maison électorale de Saxe a accédé au traité conclu entre la Maison d'Autriche & l'héritier de la Baviere. On croit que Mr. le conseiller de Zehmen, qui avoit été envoïé de Dresde à Munick, n'a point réussi dans sa commission. Un voïageur mystérieux arriva ici le 6, ne fut pas vu du public, & est parti le 13, fort tard & sans éclat; on ne peut dire quelle route il a pris. On croit que c'est le Prince Henri de Prusse.

BERLIN ( le 13 Février. ) L'académie des sciences & belles lettres de Prusse a tenu le 29 Janvier son assemblée publique, destinée

à célébrer la naissance du Roi. Cette féance fut brillante & nombreuse. Plusieurs ministres d'état ou étrangers & autres personnes de la première distinction y assistèrent. Mr. le conseiller-privé Formey, secrétaire-perpétuel, en fit l'ouverture par le petit discours suivant.

*Que vous dirai-je, MESSIEURS, sur la circonstance de ce jour, que vous ne sachiez & ne sentiez aussi bien que moi ? Frédéric vit ; Frédéric regne : le tems, qu'il vient de passer dans sa capitale, nous a convaincus, que les années n'alterent point les forces de son esprit ni celles de son corps. Tout nous autorise à concevoir les espérances les plus favorables de la prolongation de sa vie & de son regne. Avec cela que pourroient nous importer les aspects politiques ? Je compare la plupart des états de l'Europe à des vaisseaux, dont les uns sont embrasés ; les autres essuient de rudes tempêtes ; & d'autres en sont menacés. Le nôtre est un vaisseau à l'ancre dans le port le plus assuré. Si quelque nécessité imprévue obligeroit à le faire voguer, je m'en fierois bien à l'art du Pilote. Mais j'aime beaucoup mieux, que le gouvernail soit dans le cabinet, & le cabinet dans cette intelligence, qui, depuis si long-tems, sait faire mouvoir tant de ressorts à son gré.*

Malgré les espérances qu'on a eues, & qui ne se sont pas encore évanouies, d'un accommodement général entre toutes les cours

intéressées à la succession de Baviere, tout annonce dans nos quartiers une guerre prochaine. Les préparatifs militaires sont extraordinaires dans toutes les provinces, qui appartiennent au Roi. L'on travaille aux équipages de campagne de Sa Maj. & à ceux des Princes de la famille-royale. L'on remplit tous les magasins, & l'on en forme de nouveaux. L'on achete plusieurs milliers de chevaux de trait pour le corps de l'artillerie de campagne. L'on augmente les régimens, qui le composent; & on les met en état de marcher au premier avis: on en tire les soldats trop âgés ou invalides, qu'on envoie dans les places de garnison. Il a été fait un détachement de 300 canonniers pour la Silésie, afin de préparer dans les forteresses de ce pais une quantité considérable de cartouches; à quoi on travaille également dans l'arsenal de Berlin. Ce premier détachement sera suivi de quelques autres; & l'on dit, que dans peu il sera transporté un gros train d'artillerie de 24 livres de balle, pour garnir la forteresse de Silberberg, nouvellement construite en Silésie. Il a été donné ordre de faire 60 mille cartouches par jour. La boulangerie de l'armée a déjà commencé à cuire du pain de munition. Le corps des chasseurs du colonel de la Grange, qui se trouve actuellement à Berlin, sera augmenté de 100 hommes; & il sera de plus levé quelques nouvelles compagnies-franches, hussars, &c. Les nouvelles, qu'on reçoit de la Silésie-autrichienne,

ne font pas plus pacifiques ; & il paroît qu'on enrôle beaucoup de recrues dans tous les états de la cour de Vienne. L'armée Saxonne , forte de 32 mille hommes , outre 2800 du corps d'artillerie , est pareillement en état d'entrer en campagne ; & l'on rassemble dans l'électorat beaucoup de provisions pour sa subsistance. En vertu de la convention conclue entre les cours de Berlin & de Drefde , l'on a commencé à livrer les déserteurs prussiens. ---- Dans un éclaircissement du quatrieme article du traité de la paix de Westphalie , imprimé en cette ville , relativement à l'extinction de la ligne masculine de Baviere , l'auteur soutient que le Palatinat-supérieur & les fiefs de Boheme , appartenans à la Baviere , retournent à l'Electeur Palatin , & que les héritiers allodiaux doivent rester en possession de la Baviere jusqu'à ce qu'ils aient reçu les treize millions de florins. ----- Il paroît que les prétentions de l'Electrice-douairiere de Saxe sur les biens allodiaux de Baviere rencontreront bien des difficultés , s'il est vrai , comme on l'afsûre , que le prince de Kaunitz ait répondu verbalement à la note que le ministre de Saxe lui a remise à ce sujet , " que l'Impératrice-Reine descendant de l'Empereur Ferdinand II , dont la mere étoit fille d'Albert V de Baviere , & dont l'épouse de Guillaume V de Baviere étoit fille , Sa Majesté succédoit en vertu du droit de réversion des biens allodiaux de Baviere ,

comme ayant plus de droits à cet égard que la cour de Saxe „.

RATISBONNE ( le 20 Février. ( Le 10 de ce mois , il a été dicté *privatim inter Electorales* au directoire électoral de Mayence un décret de la commission impériale , portant : “ Que l'intention de Sa Maj. Imp. est que , la ligne Wilhelmine masculine de Baviere , se trouvant éteinte par le décès de feu l'Electeur , la Maison Electorale Palatine soit remise , selon le traité de la paix de Westphalie , en possession de la charge de grand-maître d'hôtel de l'Empire. Ce décret a été rendu afin que la direction notifiât , comme d'usage , au collège électoral , qu'en conséquence du traité de paix susdit , l'Electeur Palatin passe de la huitieme place électorale à la cinquieme , comme il est de droit & de coûtume.

*Dictatum Ratisbonæ , die 10 Febr. 1778. pr. Moguntinum privatim inter Electorales.*

“ De par Sa Maj. Joseph II , Empereur des Romains , notre très gracieux Souverain , le prince Charles-Anselme de la Tour & Taxis , en sa qualité de commissaire principal , notifie au directoire électoral de Mayence , que Sa Maj. Imp. aiant été dûment informée par Son Alt. Sér. le Prince Charles-Théodore , comte Palatin du Rhin , duc de Baviere &c , grand-maître d'hôtel du S. E. R. & Electeur , que S. A. S. Maximilien-Joseph , Electeur de Baviere , de glorieuse mémoire , étant mort depuis peu , & la ligne Wilhelmine

mine masculine se trouvant par conséquent éteinte, S. A. S. E. Palatine passoit, conformément à la décision du traité de paix de Westphalie, à la cinquième dignité électorale vacante par la mort susdite & aux charges qui en dépendent. Sa Maj. Imp. étant requise respectueusement, en qualité de Chef suprême de l'Empire, de faire exécuter l'article en question, déclare qu'en conséquence du traité de paix de Westphalie, il est juste & équitable que S. A. S. E. Palatine obtienne la dignité & la place qui lui sont dues; Sa Maj. Imp. ajoute qu'elle est prête à accorder l'investiture de cette dignité électorale & de ce qui en dépend. Sa Maj. l'Empereur fait savoir son intention au directoire susdit, afin qu'il la communique au collège électoral, & que S. A. S. E. Palatine passe de la huitième place électorale à la cinquième; comme il est d'usage & de coutume.

Signé. Ratisbonne, le 8 Février 1778.

CHARLES prince de la Tour & Taxis.

( L. S. )

*Adressé au directoire électoral de Mayence.*

Le baron de Borie, envoyé de l'Autriche, a notifié à la diète, " que l'Impératrice-Reine étoit convenue avec l'Electeur Palatin, que S. A. S. ne jouiroit que d'une seule voix dans l'assemblée des Princes de l'Empire pour ses états de Baviere & que la direction du cercle de Baviere lui demeureroit, sous condition de se charger du paiement des redevances de ce cercle envers l'Empire & la chambre impériale, sans pou-  
voir

voir jamais prétendre aucune diminution, bien entendu cependant que cette convention n'aura pas lieu pour la partie de l'électorat de Baviere échue en partage à la Maison d'Autriche „ --- Comme il s'est répandu dans l'Empire que la cour de France avoit eu part aux arrangemens faits entre les cours de Vienne & de Manheim touchant la succession de Baviere, on est informé que le ministre de Sa Maj. T. C. à Manheim a reçu ordre de détruire ce bruit public & de déclarer, “ que ces deux cours avoient bien  
 „ fait part au Roi avant la mort du feu  
 „ Electeur d'un traité qu'elles vouloient  
 „ conclure, & qu'il leur avoit été répondu,  
 „ que le Roi, comme garant du traité de  
 „ Westphalie, contribueroit en tout ce qui  
 „ pourroit tendre à la conservation de la  
 „ tranquillité générale dans l'Empire; mais  
 „ que l'Electeur de Baviere étant peu après  
 „ décédé, les cours de Vienne & de Man-  
 „ heim avoient conclu le 3 Janvier, un traité  
 „ à Munick touchant le partage de la Baviere,  
 „ sans que la cour de France en ait eu con-  
 „ noissance, de sorte qu'elle n'a eu directe-  
 „ ment ni indirectement aucune part à ce  
 „ traité „ --- Le Prince-évêque d'Augsbourg  
 forme des prétentions sur la principauté  
 de Mindelheim en Suabe, & c'est en con-  
 séquence qu'il y a envoyé son Statthalter  
 pour les faire valoir.

☞ La proposition que nous avons refusé de corriger dans le dernier Journal, p. 373, devoit néanmoins l'être. Le prince Clément-François de

Paule étoit cousin & point oncle du défunt Eleeteur ; étant fils du Duc Ferdinand-Marie , frere de Charles VII. Cette erreur copiée d'après plusieurs gazettes s'est encore trouvée répétée dans une lettre d'un correspondant, qui nous paroïssoit être au fait de la chose ; elle se trouve aussi dans l'almanach de Brunswick , un des plus estimés & des plus exacts de toute l'Allemagne , en 1775, & 1773, p. 13. Voilà pourquoi nous n'avons pas voulu nous rétracter d'abord ; nous craignons de faire une faute , en voulant en corriger une. Actuellement que cette crainte est dissipée , nous rendons hommage à la vérité avec tout l'empressement & le respect qu'elle mérite.

## A N G L E T E R R E.

LONDRES ( *le 28 Février.* ) Le 10 de ce mois , le lord North conduisit au palais de St. James le comte Chatham & le fit introduire auprès de Sa Majesté qui s'entre tint environ deux heures avec ce seigneur. Cependant la rentrée du comte dans le ministère , qu'on croïoit devoir être la suite de cette conférence , n'a pas eu lieu jusqu'ici. --- Le Duc de Gloucester se rétablit de sa nouvelle infirmité , qui sembloit devenir aussi sérieuse que la première.

Le 17 , jour auquel le lord North avoit fixé l'ouverture d'une proposition conciliatoire , la chambre fut extraordinairement nombreuse ; & dans la galerie se trouverent presque tous les pairs du parti de l'opposition , un petit nombre de ceux du parti ministériel , & quelques évêques. D'abord que les affaires du jour furent achevées , mylord North fit un discours aussi travaillé que pathétique

thétique. Son principal objet fut de justifier ses vûes & celles de ses collègues dans le commencement & la poursuite de la guerre américaine. La nécessité lui arracha à cet égard bien des aveux douloureux, & qui contrastent étrangement avec le langage, que les ministériaux tenoient non-seulement en 1775 ou 1776, mais encore les premières semaines de la présente séance. Il tâcha de disculper l'administration, en rejetant le peu de succès des entreprises pour réduire l'Amérique sur des événemens imprévus. Enfin, après avoir ajouté quelques réflexions consolantes sur les ressources, qui restoient encore à ce païs, au cas que toutes les tentatives pour une pacification échouassent, il finit par dire, " que le Roi & ses ministres  
 „ desiroient de mettre fin à la malheureuse  
 „ contestation entre la mere-patrie & ses co-  
 „ lonies, en faisant des propositions capa-  
 „ bles de servir de base à une réconcilia-  
 „ tion ; qu'ils s'étoient portés d'autant plus  
 „ volontiers à cette démarche, que, du côté  
 „ opposé de la chambre, on avoit toujours  
 „ reproché aux ministres, que *c'étoit une fo-*  
 „ *lie de poursuivre la guerre, sans offrir de*  
 „ *moins quelques conditions* „. En consé-  
 quence mylord North fit les trois propositions suivantes.

I. *Qu'il seroit porté un bil pour autoriser le Roi à nommer des commissaires, munis de pleins-pouvoirs pour traiter & convenir des moïens d'appaïser les troubles, qui subsistent actuellement dans quelques-unes des colonies,*

*Journal hist. & litt.*

*plantations & provinces de l'Amérique-Septentrionale.*

II. *Que cette proposition fût remise à la considération de toute la chambre en grand comité.*

III. *Qu'il seroit aussi porté un bil pour expliquer les intentions du parlement de la Grande-Bretagne, concernant l'exercice du droit d'imposer des taxes sur les colonies, &c.*

Quoique le ministre, en faisant ces propositions, se référât entièrement à la chambre pour fixer les différentes parties du plan de pacification qu'il lui proposoit, il entraîna néanmoins dans quelque développement. Son projet étoit donc en abrégé “ d'envoyer en  
,, Amérique cinq commissaires, revêtus de  
,, pleins-pouvoirs pour traiter avec toutes les  
,, colonies ensemble dans un corps collectif,  
,, ou séparément avec une colonie seule,  
,, des villes, districts, &c. Comme la précédente négociation avoit échoué, à cause  
,, de quelques difficultés sur des pointilles,  
,, relatives à la qualité des députés américains,  
,, l'on passeroit aujourd'hui sur cet  
,, obstacle; & l'on traiteroit avec eux comme  
,, avec des plénipotentiaires d'états-indépendans,  
,, pourvu que cette concession ne préjudiciât point à la Grande-Bretagne,  
,, si, à l'issue de la négociation, les colonies  
,, pouvoient se résoudre à renoncer à leur  
,, indépendance. En un mot, pourvu qu'on  
,, pût atteindre le but désiré, l'on ne s'arrêteroit à rien de ce qui ne tiendroit qu'à  
,, la forme ou à un point d'honneur inutile.

„ L'article préliminaire seroit une suspen-  
 „ sion d'hostilités jusqu'au mois de Juin  
 „ 1779, terme de la durée de la commission;  
 „ & les deux articles principaux consiste-  
 „ roient, du côté de l'Amérique, dans la  
 „ rescission de la déclaration d'indépendan-  
 „ ce, & de la part de la Grande-Bretagne,  
 „ dans la révocation de tous les actes, passés  
 „ par le parlement depuis 1763, & qui font  
 „ l'objet des griefs des colonies. Cependant  
 „ l'on n'insisteroit point sur la rénonciation  
 „ préalable à l'indépendance; & l'on se con-  
 „ tenteroit, que les colonies s'engageassent  
 „ à en annuler la déclaration, d'abord que  
 „ le parlement britannique auroit passé la  
 „ révocation promise „

Personne ne s'opposant à ces propositions,  
 la chambre se forma en grand comité, en  
 conséquence de la seconde; & elle accorda  
 ensuite permission de porter les deux bills en  
 question. Le 20, les deux bills furent lus  
 & approuvés par les communes ---- On as-  
 sûre que, si la pacification ne réussit point  
 aux conditions mentionnées, le ministre a  
 insinué, qu'il a en vûe un plan d'union  
 entre la Grande-Bretagne & l'Amérique à-  
 peu-près sur le même pied qu'elle subsiste  
 entre l'Angleterre & l'Ecosse: & l'on se  
 flatte dans son parti, qu'au cas que toutes  
 les négociations quelconques soient infruc-  
 tueuses, & que les colonies restent opiniâ-  
 trement attachées à leur indépendance, elles  
 auront du moins le bon effet de réunir les  
 esprits en Angleterre.

Les cinq commissaires que le gouvernement a dessein d'envoier en Amérique ne sont pas encore connus : on nomme dans le public les lords Amherst & Westcote & Mr. Hans Stanley ; mais l'on n'approuve point que les freres Howe seront continués dans leur commission. L'on ne doute pas même que le général n'ait obtenu son rappel. Mr. Fox en parla comme d'une chose certaine dans les débats de la chambre des communes le 11 de ce mois. Quant au vicomte Howe, la chose ne paroît pas si assurée.

Le nombre des troupes, dont on a ordonné la levée en conséquence des souscriptions faites volontairement, monte à 24588 hommes, & la somme que le parlement a accordée pour subvenir à la dépense de ces troupes, monte à 286,623 liv. sterl.

Le départ du chevalier Howe avec dix mille hommes de Philadelphie, dont nous avons parlé l'ordinaire dernier, s'est confirmé ; le 21 Décembre ce général prit poste sur les hauteurs de Derby ; mais ayant trouvé le général Washington avec douze mille hommes campé sur le chemin de Lancastre à 15 milles de Philadelphie, & le général Sullivan avec quatre à cinq mille hommes près de Wilmington, occupés tous deux à se retrancher, il n'osa les attaquer ; mais il fit un fourrage considérable dans l'espace de terrain qui lui restoit libre ; après quoi il est revenu le 27 dans Philadelphie. Les provisions y étoient assez abondantes ; mais, comme le même jour il avoit commencé à geler,

ler, l'on craignoit que le prix n'en montât. L'amiral Howe se trouvoit le 28 Décembre avec une partie de la flotte près de l'isle de Reedy à l'embouchure de la Delaware.

Les avis ultérieurs que la compagnie des Indes a reçus de Madras, portent qu'il étoit arrivé à l'isle de St. Maurice un grand nombre de troupes françoises & beaucoup de munitions de guerre; que les François avoient débarqué 150 canons sur la côte de Malabar, & que l'établissement de Bombay en avoit donné connoissance par un exprès à la régence de Bengale. La compagnie a aussi reçu une lettre écrite par le lord Pigot sur son lit de mort aux directeurs, pour les avertir des intrigues dangereuses du Nabab, & de l'avidité impardonnable des membres du conseil, qui lui avoient avancé des sommes considérables à 14 pour cent; que ce Nabab emploïoit lui-même ces sommes à prêter de l'argent aux habitans de Madras, de sorte que presque toutes les maisons de cette ville lui sont actuellement hypothéquées en entier ou en partie.

## F R A N C E.

PARIS (le 28 Février.) Le 12, il a été fait lecture aux chambres du parlement assemblées, de la réponse du Roi aux remontrances concernant les vingtièmes\*. Elle a duré près d'une demi-heure; on a nommé des commissaires pour l'examiner & la

\* 1. Fév  
P. 223.

II. Part.

G g

discuter ; & l'on ne doute pas qu'il n'en résulte d'itératives remontrances.

On publie l'arrêt du parlement qui supprime la radiation du sieur Daffy du tableau des avocats, supprime la consultation qu'il a faite pour le baron & la baronne de Bagges, & le décrète de prise de corps. Cet arrêt est précédé d'un réquisitoire de Mr. l'avocat-général Seguier, où il fait voir avec quelle audace le sieur Daffy a parlé d'un arrêt de la cour & de Mr. Titon qui en étoit rapporteur ; & après avoir félicité les avocats de ce qu'ils l'avoient chassé de leur corps, Mr. Seguier explique les motifs qui l'ont forcé de requérir qu'on fît le procès à l'ouvrage & à l'auteur, dans les termes qui suivent.

“ Notre ministere ( dit - il ) nous oblige  
 „ d'aller plus loin que la simple radiation  
 „ qui vous est proposée. Par cet acte de  
 „ justice l'Ordre des avocats défavoue un de  
 „ ses membres d'un excès criminel. Nous  
 „ avons de plus à venger le respect dû à  
 „ vos arrêts, qu'on a voulu faire envisager  
 „ comme un tissu de calomnie & un projet  
 „ d'iniquité. Nous avons à venger l'honneur  
 „ du magistrat, contre lequel on s'est per-  
 „ mis les déclamations les plus violentes &  
 „ les injures les plus grossières, & sur lequel  
 „ on a voulu semer dans le public les soup-  
 „ çons les plus indécents. Nous avons à ven-  
 „ ger l'honneur des ministres de la religion,  
 „ dont on a cherché à avilir le caractère,  
 „ &c. „.

On a enregistré au parlement le 20 de ce mois des lettres patentes du Roi, confirmatives d'un mandement de Mr. l'archevêque portant suppression de plusieurs fêtes dans son diocèse; comme tout ce qui vient de ce respectable prélat est plein d'intérêt pour les hommes attachés à la religion, & que ce mandement explique admirablement les raisons de l'institution des fêtes & de leur abrogation, qu'on y retrouve cette éloquence lumineuse & pleine d'oraison qui caractérise toutes les instructions de ce grand archevêque; nous croions n'en devoir rien omettre.

“ CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la miséricorde divine, & par la grace du St. Siège apostolique, archevêque de Paris, duc de St. Cloud, pair de France, commandeur de l'Ordre du St. Esprit, proviseur de Sorbonne, &c. Au clergé séculier & régulier, & à tous les fideles de notre diocèse: Salut & bénédiction „

“ Il n'est point de cœur véritablement chrétien, mes très-chers frères, qui ne soit pénétré de la plus vive douleur, à la vûe de cette multitude de scandales de toute espece, qui rendent, pour ainsi dire, méconnoissable, dans le sein même du christianisme, la religion sainte que nous professons. Nos discours ne vous en donneroient qu'une foible idée, & les larmes les plus ameres ne suffiroient pas à les déplorer. Mais parmi ces scandales, il en est un sur-tout qui semble parvenu à son comble, & qui paroît ne

pouvoir être détruit que par un moïen presque aussi fâcheux, que le mal même auquel il s'agit de remédier. C'est la profanation des fêtes, de ces jours qui spécialement destinés à honorer le Seigneur, & à implorer ses miséricordes, ne sont presque plus employés qu'à offenser sa divine Majesté, qu'à attirer sur son peuple, par de nouvelles prévarications, de nouveaux traits de sa colere & de sa malédiction „

“ L'intention de l'Eglise, M. T. C. F., a toujours été que ses enfans, dégagés dans ces jours de salut, du soïn de leurs affaires temporelles, & affranchis de la dissipation qui en est la suite, vaquent aux exercices de religion avec une liberté plus entiere, un esprit plus recueilli, un cœur plus touché, plus pénétré des vérités saintes, qu'ils rendent à l'Auteur de tout bien un hommage plus pur, plus parfait, plus digne de lui, qu'ils s'empressent d'affister à l'auguste Sacrifice, où le Sang de l'Agneau coule pour le salut du monde; qu'ils écoutent avec une sainte avidité les instructions des pasteurs, dont l'effet précieux est d'éclairer, de nourrir & de fortifier leur foi; qu'ils se réunissent dans ce saint concert de prieres qui fait au Ciel une douce violence, & dont l'efficacité a pour fondement la promesse même de Jesus - Christ. Cette tendre mere desire qu'en méditant successivement les adorables mysteres du Sauveur, les fideles s'embrasent de ce feu sacré qu'il est venu allumer sur la terre; qu'ils s'attachent plus fortement à un Dieu qui a

voulu naître, souffrir & expirer sur une croix pour les délivrer de l'esclavage du péché, & leur mériter un bonheur éternel. Elle veut qu'en contemplant les grandeurs & les perfections de la Ste. Vierge, ils s'excitent à la constance en la protection de cette auguste Mere de Dieu, & s'efforcent, par l'imitation de ses vertus, de se rendre dignes de ressentir les effets de sa puissante intercession; qu'en considérant les Saints dans le séjour de la gloire, ils se rappellent leurs vertus, leurs épreuves, leurs combats, leurs victoires, & s'animent à marcher sur les traces de ces héros du christianisme, pour obtenir dans le ciel la même couronne d'immortalité „

“ Tels sont, M. T. C. F., les motifs & les avantages de l'institution des fêtes (a) :

---

(a) A ces motifs spirituels l'Eglise, qui embrasse dans sa charité tous les genres de besoins, en joignoit d'autres. “ La servitude écrasait le monde, les jours où la piété enchaînait tous les bras, devenoient des asyles contre la barbarie intéressée des maîtres. Le serf n'y perdoit rien, puisque sa subsistance étoit toujours également à sa charge les jours laborieux, quoique le profit n'en fût pas pour lui, & il y gagnoit un relâche que l'avarice ne lui auroit jamais accordé. Cette suspension de ses fatigues, liée à la religion, exigée au nom de Dieu, étoit le chef-d'œuvre d'une charité compatissante & ingénieuse . . . Depuis tout a changé; les progrès du luxe, de la civilisation, ont introduit en Europe un autre ordre de choses. On a établi, sous le nom de liberté, un autre esclavage encore plus lucratif, & moins inquiétant pour le riche : ce n'est plus au titre,

delà cet esprit de piété avec lequel on les célébroit autrefois. Aussi la ferveur primitive dans laquelle on passoit ces jours de bénédiction, en même tems qu'elle honoroit le Seigneur, attiroit-elle sur l'Eglise ces graces qui y produisoient des fruits abondans de fainteté, & qui concilioient aux Chrétiens le respect, l'admiration même de leurs ennemis,,.

“ Mais hélas ! que les tems sont changés, M. T. C. F. ! Que d'abus en ce genre n'avons-nous pas à déplorer aujourd'hui ! A en juger par la conduite de la plupart des Chrétiens, ne sembleroit-il pas qu'il n'y a plus d'obligation d'accomplir le précepte de la sanctification des fêtes & même du dimanche, qui est appelé par excellence *le Jour du Seigneur* ? Nos temples sont presque abandonnés ; on n'assiste presque plus aux offices qui s'y célèbrent, ni aux instructions qui s'y font. Plusieurs même ne satisfont point à l'obligation d'entendre la Messe. Ne

---

à la possession de la glébe qu'est attaché le droit de réduire les hommes à la servitude, mais à celle de l'argent : avec un écu on a des esclaves à choisir ; nos sociétés sont devenues de vastes marchés, où le besoin, toujours pressé, vend chaque matin la plus nombreuse partie de l'espece humaine, à la plus petite, qui s'est approprié le métal, sans lequel il n'est plus permis de vivre. Chaque jour où cette vente n'a pas lieu, l'infortuné, qui n'a pas d'autre moyen de subsistance, est menacé de mourir de faim,,. *L. ann. pol. n. 19.*

pouvons-nous pas nous écrier avec le Prophète : *Le deuil est répandu dans toutes les voies de Sion , parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solemnités ?* Et parmi ceux qui paroissent encore quelquefois dans nos temples, combien n'y viennent que pour outrager celui qui y fait sa demeure , que pour scandaliser leurs freres par la dissipation à laquelle ils se livrent ? Combien font de la maison du Seigneur un rendez-vous d'affaires, de vanité, & peut-être de crime ? Craignons, craignons, M. T. C. F., de voir s'accomplir sur nous cette effrayante menace : *Votre encens n'est en abomination .... Je ne peux souffrir vos fêtes, parce que l'iniquité regne dans vos assemblées .... Je hais vos solemnités, elles me sont devenues à charge ; je suis las de les souffrir. Lorsque vous élevez vos mains vers moi, je détournerai de vous mes regards .... Je ne vous exaucerai point ..*

“ Si de la classe des citoiens aisés, nous descendons à celle de ces hommes qui semblent éprouver plus particulièrement l'effet de la malédiction prononcée dès l'origine du monde : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front*, que de désordres n'y appercevons-nous pas ? On s'y permet des travaux proscrits par la loi de l'Eglise, & souvent avec une publicité qui pénètre de douleur les ames attachées à la religion. Plusieurs fois elles nous en ont porté des plaintes ; & nous avons été vivement émus par le récit des scandales qui affligeoient leur piété.

Mais pourrions-nous assez gémir des excès auxquels plusieurs d'entr'eux , plus coupables encore , ne craignent pas de s'abandonner ? Ah ! qui le croiroit , M. T. C. F. , que des Chrétiens fussent capables de s'oublier au point de profaner les jours consacrés au Seigneur , en les passant dans la crapule la plus honteuse , en y proférant les discours les plus licentieux , en s'y livrant aux divertiffemens les plus contraires , non-seulement à la religion , mais à l'honnêteté même & à la pudeur , en y consumant dans la débauche ce qui eût suffi pendant un tems considérable à la subsistance de leurs familles , où ils ne reparoisent que pour y porter le trouble , la désolation & le désespoir ,, ?

*La suite l'ordinaire prochain.*

On assure que la cour de Londres a pris le parti de nous restituer les deux derniers vaisseaux marchands qui avoient été pris à la sortie de nos ports , dont l'un se nomme le *Thamas Kouli-Kan* ; & que pour d'autres on attend un jugement de l'amirauté. Cela donne lieu d'espérer que la paix durera. Cependant tout continue d'être en activité dans nos ports. Mr. le duc de Chartres est allé à Brest , mais il sera de retour dans un mois , pour un bal qu'il doit donner à la Reine.

Mr. de Voltaire est arrivé ici le 12. Aux barrières le commis des fermes lui aiant demandé s'il n'avoit rien dans sa voiture qui fût sujet à paier des droits , *Messieurs* , leur

dit-il, *il n'y a que moi ici de contrebande ;* mais ce genre de contrebande n'étant pas l'objet des commis, on le laissa passer. Il a mis pied à terre, rue de Baune, chez Mr. le marquis de Villette; & une heure après il est allé, de son pied gaillard, rendre visite à Mr. le comte d'Argental qui demeure dans un autre quartier. Le patriarche étoit dans un accoutrement fort singulier; enveloppé d'une vaste péliasse, la tête dans une perruque de laine, surmontée d'un bonnet fourré rouge, les petits enfans l'ont pris pour un masque dans ce tems de carnaval, l'ont suivi en foule & hué. On fit courrir une affiche imprimée, où l'on annonçoit à voir *un animal curieux, arrivé de Geneve en droiture, cadavre, squelette ambulans, qui fait l'aveugle, le sourd & quelquefois le mort &c.* Le jour suivant il s'est tenu en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il a reçu ainsi les gens de la cour & de la ville qui l'ont voulu voir. Il donnoit pour excuse qu'il étoit extrêmement fatigué, incommodé; il parloit toujours de se mettre au lit, & ne s'y mettoit pas. Voici quel étoit l'ordre du cérémonial: on étoit introduit dans une suite d'appartemens, dont Mad. la marquise de Villette & Mad. Denis, nièce de Mr. de Voltaire faisoient les honneurs. Un valet de chambre alloit avertir, à chaque personne qui arrivoit; Mr. le marquis de Villette & Mr. le comte d'Argental, chacun de leur côté, présentoient ceux que le philosophe ne connoissoit pas, ou dont il avoit perdu le souvenir; il recevoit le compliment

pliment du curieux , puis retournoit dicter des corrections pour une tragédie qu'il veut faire représenter , & qui le tourmente beaucoup. Le 16 il vouloit aller à la représentation de *Cinna* , mais une forte constipation l'en a empêché ( a ) ; Mr. Tronchin lui a défendu de sortir. C'est cette incertitude de voir le philosophe ailleurs que chez lui , qui rend le concours encore plus grand : ceux même qui ne le connoissent pas , & n'ont aucun prétexte de s'y présenter d'eux-mêmes , s'y font présenter par d'autres ; d'ailleurs on va là , à-peu-près , comme à l'audience des ministres , lui parle qui veut ; bien des gens se contentent de l'entendre , & de le contempler. Les comédiens François ont député plusieurs d'entr'eux , pour lui paier le tribut d'hommage qu'ils lui doivent. Le sieur Bellecour a prononcé un discours auquel Mr. de Voltaire a répondu de la manière la plus flatteuse ; entr'autres choses, il leur a dit : *Déformais je ne vivrai que par vous & pour vous*. Il a été si affecté de la

---

(a) Genre d'incommodité qui vient fort mal-à-propos pour les adorateurs du grand Lama... Il y a cependant des gens qui croient cette maladie supposée. Un gazetier fort ami de Mr. de V. nous apprend " que les insectes orgueilleux ont fait enforte par leurs intrigues, que Mr. de V. ne sera pas présenté au Roi, comme ses amis l'avoient espéré, & que c'est pour cela qu'il garde la chambre sous prétexte de maladie "

perte de *le Kain* (a), qu'il s'est trouvé mal, lorsqu'on lui a annoncé en même-tems & la maladie, & la mort du comédien. Melle. Clairon s'est distinguée ; elle s'est mise à genoux, Mr. de Voltaire s'y mit aussi. Après les comédiens, vint Mr. Francklin avec son fils ; & demanda à Mr. de V. comment il trouvoit la nouvelle législation américaine ? *Si bonne*, répondit celui-ci, *que si elle avoit eu lieu, il y a 40 ans, j'aurois été m'établir dans votre libre pays* (b). Le docteur l'aïant prié en le quittant de donner sa bénédiction à son fils ; il l'a béni en disant ; *N'oubliez jamais ce que vous devez à Dieu & à un pere qui contribue tant à procurer à votre patrie la précieuse liberté* (c). Cette farce a beaucoup fait rire. Rien ne sembloit plus plaisant que de voir Mr. de V.

(a) La mort de ce comédien a fait plus de sensation à Paris que le plus grand événement politique. Il laissa plus de cent mille écus en or. Se voyant à l'extrémité, il se confessa à un carme, & promit de ne plus remonter sur le théâtre s'il se rétablissoit.

(b) Ceux du pays ne disent pas la même chose. On n'y fait que pendre & emprisonner. L'anarchie est telle, que la famille de Mr. Francklin vient de quitter sa patrie, pour trouver une meilleure législation en Europe.

(c) Comment ose-t-on dans la capitale d'une monarchie, dans le moment où la bonté du Monarque dissimule les raisons de l'exil le plus mérité, tenir ces outrageans propos contre la puissance royale ? Ce n'est qu'à raison de l'âge qu'on peut pardonner à Mr. de V. de pareilles étourderies.

\* Nous pourrions le nommer ; mais n'étant pas sûrs qu'il approuveroit cette liberté , nous ne la prendrons pas.

donner des *bénédictions* & recommander l'observation des loix divines ; & de voir Mr, Franklin , qui est lui-même un dieu de la philosophie (a) , demander des *bénédictions* pour son fils. Cependant ces especes de comédies ne divertissent pas tout le monde. Il y a des gens moins disposés à rire qui prennent la chose au sérieux. Tel est entre autres un Prince bien respectable \* qui vient d'écrire à un de ses amis une lettre , dont voici quelques passages. “ *Que dites vous du retour de Mr. de Voltaire à Paris ? De la réception triomphante qu'on a faite à cet ennemi déclaré de Jesus-Christ , & de ce vertige , de ce délire général qui s'est emparé de toutes les têtes ? Jamais l'indécence fut-elle poussée plus loin ? C'est une prostitution aux yeux de l'Europe entière , & un trait de surérogation que la philosophie a pris la peine d'ajouter à l'opprobre de notre siècle. Non jamais on n'a rendu à l'impiété un hommage si public & si scandaleux. Il me semble qu'entre toutes les folies & les horreurs qui se succèdent depuis un certain tems , il n'en est pas qui prouve d'une manière si effrayante l'excès de dépravation*

---

( a ) Oui , une vraie divinité terrestre & même céleste , suivant le jugement que les savans du jour en ont porté. *Au tonnerre il impose des loix. Il triomphe des Rois.* ( 15. Juillet 1777 , p. 462. ) *Les flots de l'océan s'abaissent à sa voix. Il réprime ou dirige à son gré le tonnerre. Il déferme les dieux , & ne craint pas les Rois.* ( 1. Octobre 1777 , p. 233. )

d'audace & de frénésie où l'incrédulité est parvenue. . . . Est-il donc possible que l'exemple du grand Prince qui a refusé de voir l'auteur de tant d'écrits pernicious, infames & sacrilèges \*, ait fait si peu d'impression ? . . . . Ce fanatisme d'impiété ne nous présage rien de bon. Il n'est point de marque plus certaine de l'extinction des sentimens honnêtes & louables que l'impudence. On peut la regarder comme étant le courage du vice. . . . La joie que la bande philosophique témoigne aujourd'hui de l'arrivée de Mr. de Voltaire se changera bien-tôt en regrets & en tristesse. Il est vrai que pendant les premiers jours de sa nouveauté cet empirique répandra l'orviétan & le poison à pleines mains. Mais dans peu l'esprit de discorde qui l'accompagne en tout lieu, semera la confusion dans le camp & le divisera encore plus qu'il ne l'est déjà. D'ailleurs ce seroit ne connoître pas le caractère de cette secte odieuse, son orgueil & l'envie qui la dévore, de douter que les chefs enragent déjà des honneurs qu'on rend à cette idole décrépite & dégoutante. Je sais qu'elle leur pèse depuis long-tems ; qu'ils craignent, & c'est une chose bien humiliante pour eux, les étourderies de leur patriarçe octogenaire, & qu'ils ne l'encensent que pour tromper le public dans l'opinion qu'ils en portent, & parce qu'ils esperent que sa mort leur ouvrira bien-tôt l'espece de dictature qu'il s'est arrogée, & à laquelle chacun d'eux prétend exclusivement »

\* 15. Fév.  
P. 254.

Voyez le  
Journal du  
1<sup>r</sup> Decemb.  
1777, p. 471.

Parmi plusieurs ouvrages qui dans ces dernières années ont dévoilé les petits mystères philosophiques, il n'y en a pas, qui ait fait une sensation plus générale, ni occasionné à ces Messieurs des mortifications plus sensibles, que les *Mémoires philosophiques du Baron de \*\**. On raconte à ce sujet un trait assez remarquable. Mr. d'A \*\*\*. étant aux Thuilleries, une femme d'un certain ton, dit tout haut à une de ses amies, en le montrant au doigt : *Voulez-vous une femme de chambre philosophe, cet homme vous la donnera.* Ce propos fut relevé à l'instant, & on y en ajouta quelques autres. L'attention se fixa sur le sieur d'A \*\*\*, & les brocards se multiplièrent tellement autour de lui, qu'il fut obligé de quitter les Thuilleries.

#### M O R T S.

Mr. le maréchal de Bercheny & Mr. le marquis de Beaupreau, lieutenant-général, sont morts dans le courant du mois de Janvier.

Jean-François-Wolfgang-Damien-d'Ostein, comte du Saint-Empire Romain, seigneur de Millendonck, de Datschitz, de Marquards, & de Wohlschau, conseiller intime de LL. MM. I., chanoine capitulaire & écolâtre des illustres & nobles chapitres de Wurtzbourg & de Kombourg, prévôt de l'illustre chapitre de St. Burkard à Wurtzbourg, ainsi que de la collégiale de St. Pierre à Mayence, conseiller intime ecclésiastique de S. A. C. le Prince de Bamberg & de Wurtzbourg, est mort dans cette dernière ville le 5 Janvier, d'un coup d'apoplexie, qui l'a emporté muni de tous les Sacremens, à l'âge de 83 ans, 8 mois. C'étoit le seul frere qui fût resté de Frédéric-Charles Electeur de Mayence.

L'abbé Terray, ancien contrôleur-général, est mort le 22 Février. Peu de ministres, qui ont été à la tête des finances du royaume, ont fourni tant de matière aux annalistes de cette partie de notre siècle; & son administration ne s'effacera pas aisément de la mémoire de la nation. Il vaque par sa mort deux abbayes; celle de Molefme, diocèse de Langres, de 18 mille liv., & celle de Troarn, diocèse de Bayeux, de 50,000 liv. de revenu.

Il est mort depuis peu à Breslau un vieillard âgé de 100 ans, 8 mois & 11 jours; son nom étoit Christophe Flerschers. Il y avoit à son convoi, 3 de ses enfans, & 37 de ses petits-fils. Il étoit né le 21 Mars 1677; il avoit été marié deux fois; il avoit vécu 55 ans avec sa première épouse, & 15 ans avec la seconde: il a joui d'une très-bonne santé, & de l'usage de ses sens jusqu'à l'instant de sa mort.

Dans le dernier Journal p. 317, l. 2, *entrepelés*, lisez *entrepelé*. --- P. 326, l. 12, à *quel point*, lisez à *quel point*.

---



---

## T A B L E.

TURQUIE.	( <i>Constantinople.</i>	423
RUSSIE.	( <i>Petersbourg.</i>	426
POLOGNE.	( <i>Varsovie.</i>	428
ESPAGNE.	{ <i>Madrid.</i>	430
	{ <i>Cadix.</i>	431
PORTUGAL.	( <i>Lisbonne.</i>	431
DANNEMARCK.	( <i>Copenhague.</i>	433
ITALIE.	{ <i>Rome.</i>	434
	{ <i>Florence.</i>	436
	{ <i>Trente.</i>	436
	{ <i>Chambery.</i>	437
	{ <i>Naples.</i>	438
ALLEMAGNE.	{ <i>Vienna.</i>	439
	{ <i>Munick.</i>	442
	{ <i>Berlin.</i>	443
	{ <i>Ratisbonne.</i>	447
ANGLETERRE.	( <i>Londres.</i>	450
FRANCE.	( <i>Paris.</i>	455
	<i>Morts.</i>	462